

*Le grand hebdomadaire des faits-divers*

3<sup>e</sup> Année - N° 112

1 FR. 50 - TOUS LES JEUDIS - 16 PAGES

18 Décembre 1930

# DÉTECTIVE

## Les damnés d'Ocna



**Le visage rongé par le sel de la mine, les forçats roumains viennent respirer l'air pur derrière les barreaux massifs...**

**Lire, pages 3, 4 et 5, le dramatique reportage de Paul Bringuier.**



# LES DAMNÉS D'OCNA



De terribles mots administratifs étaient gravés sur le fronton du pénitencier

De notre envoyé spécial.

J'ai commencé ce reportage à Paris, par hasard. J'étais dans un bar des Champs-Élysées avec un Roumain qui est mon ami et nous rappelions des souvenirs de ce temps encore récent où le roi Charles n'était que le très parisien prince Carol. Puis la conversation tomba. Mon compagnon paraissait distrait ; je suivis la direction de son regard et je vis qu'il ne quittait pas des yeux un couple installé à quelques tables de nous. Il était minuit. Tous les deux en vêtements de soirée revenaient vraisemblablement du théâtre. Elle était belle, très jeune, chargée de bijoux. Lui n'avait pas d'âge. On sentait qu'il pouvait être un jeune homme, mais son visage était marqué d'une façon implacable et étrange, ravagé sans lassitude, comme buriné par quelque douleur en pleine force, mordu par un acide lent, brûlé par une flamme froide. Malgré la vivacité et la gaieté de sa compagne, il ne réussissait pas à lui tenir tête, ses regards pâles souvent se fixaient, se perdaient comme chez ceux qui ont longtemps vécu seuls avec un rêve.

Mon ami s'aperçut que j'avais deviné son souci et eut un rire léger.

« Il y a des rencontres curieuses, dit-il. Je n'ai jamais vu ces gens, d'ici je ne les entends pas parler et je connais pourtant la vie et le secret de cet homme. C'est un ancien forçat. »

Il jouit un moment de mon étonnement et continua :

« Nous n'avons pas, comme vous, une colonie de déportation. Tous nos criminels subissent leur peine dans un bagne installé dans le pays même. Les forçats y sont contraints au travail dans les mines de sel. C'est cette besogne d'enfer faite dans des conditions terribles qui leur donne ce masque rongé, tragique. Un homme qui a passé même trois ou quatre ans seulement dans ces pénitenciers, est marqué pour toujours. Dix ans après, entre mille personnes on peut reconnaître ce visage de supplicé. N'importe quel Roumain averti vous dira, en voyant cet homme, élégant, riche et libre, qu'à un moment de sa vie, sans aucun doute, il est descendu, les fers aux pieds, dans la mine des damnés ! »

■ ■ ■

Une semaine après, un peu avant l'aube, au Bourget, un avion tri-moteur bleu et or de la C. I. D. N. A. nous emportait, mon ami Lago et moi vers l'Europe centrale. Strasbourg, Vienne, Budapest, Bucarest. Quelques jours plus tard, je quittai une grande ligne de chemin de fer au nord de la capitale à Adudju pour monter dans un petit train poussif, presque aussi pittoresque que ceux que l'on voit en

les lettres d'introduction que j'avais pour le pénitencier. Il se trouva, comme je l'avais espéré, qu'il faisait partie du personnel administratif du bagne. Il se montra d'ailleurs aimable, intelligent et entra tout de suite dans mon jeu. Comme tous les Roumains de quelque culture il parlait couramment le français. Je lui désignai nos compagnes de route.

« On devine, en les voyant, qu'elles vont voir des prisonniers là-bas ? »

Il ricana : « Vous avez sans doute raison. »

Il les interrogea avec une autorité glacée, elles répondirent avec des voix cassées et il traduisait leurs paroles pour moi.

La vieille dit : « Mon fils est là-bas depuis six ans. Nous étions pauvres et il aimait une fille coquette. Elle a voulu une robe de soie rouge à broderies qui était dans la vitrine d'un marchand. Il a tué le marchand pour prendre la robe. Mes forces s'en vont. Dans mon village on me fait encore travailler un peu, par pitié et dès que j'ai ramassé sou par sou, l'argent du voyage, je viens le voir. Mais bientôt je ne pourrai plus me traîner jusque là. Sa fiancée n'a pas gardé son souvenir plus d'un printemps. Il sera seul. — Il en a pour longtemps à rester au pénitencier encore ? »

« Pour toujours. Il ne sortira jamais. »

La jeune dit à son tour : « J'aimais bien mon mari. Mais par sottise, par ennui, j'ai fait une faute. Il nous a surpris, il a tué mon amant. J'ai maintenant le remords atroce de ma folie, du bonheur perdu. Et lui ne m'a pas pardonné. Il ne veut plus me connaître, il m'a fait défendre d'aller le voir. J'y vais pourtant avec notre fils qui est né alors qu'il était déjà condamné. Je me mets sur le chemin de la prison à la mine, je le vois passer parmi les autres, entre les gardiens ; je me mets à genoux, je pleure, je tends le petit à bout de bras. Je vois que ses camarades et jusqu'à des gardes sont émus. Lui, ne tourne pas la tête, ne nous regarde pas. »

Les deux femmes étaient retombées dans



Un forçat en prière dans la chapelle de la forteresse.

Espagne, entre Valence et Séville, s'arrêter pour laisser le temps au serre-frein de pincer la taille de la garde-barrière et où les amis du mécanicien, quand la machine passe en rugissant devant leur fenêtre ouverte, crient : « Attends un peu, j'achève de nouer ma cravate, je viens ! »

C'était, aussi coloré ici mais moins bruyant, moins gai. Mon compartiment était plein de tziganes qui chantaient assez mélancoliquement, avec des mandolines accrochées partout, dans leurs dos, aux poignées des portières, de grandes moustaches pomma-dées et des femmes aux cils lourds, aux yeux jaunes et aux jupes innombrables.

Ils descendirent à une petite station, d'autres les rejoignirent sortis des wagons voisins et ils envahirent le quai avec des chiens savants, des serpents dans toutes les poches, des vestes soutachées d'or et des pieds nus et sales. L'ours résista un long moment avant de vouloir bien quitter le fourgon à bagages où elle avait écrasé déjà plusieurs valises. Enfin on les laissa là, gesticulant et le train repartit dans un hoquet.

Je vis, alors, qu'il restait autour de moi dans chacun des coins, un officier, une jeune femme avec un enfant de quelques mois sur les genoux et une vieille paysanne. Toutes les deux avaient, avec des apparences sociales différentes, la même marque de désespoir, à la nuque et à la bouche. J'entrai en conversation avec l'officier, je lui expliquai qui j'étais, je lui montrai

leur demi-prostration. Le train s'arrêta. Il faisait presque nuit. La petite gare était faiblement éclairée. Un employé passa en traînant les pieds :

« Targul-Ocna ! Targul-Ocna ! »

Je remontai avec l'officier vers le village sur une route bordée d'arbres maigres. Il y avait encore un peu de mauve dans le ciel et l'on distinguait les masses sombres des montagnes de Transylvanie où les sapins noirs mêlent leurs branches.

Un peu avant d'arriver au bourg nous nous arrêtâmes près d'une petite rivière où le hasard avait composé un tableau charmant. Un jeune garçon assis sur un pont bas, les jambes pendantes, pêchait avec un fil pendu à un bâton. Et, debout derrière lui, penchée vers lui, ses deux mains autour de son cou, une fille lui faisait par jeu, couler ses tresses défilées sur le visage, le noyait de ses cheveux d'or pâle. Ils riaient tous les deux.

A ce moment, un appel dur traversa le crépuscule. Un autre le suivit et ainsi quatre ou cinq voix d'homme se répondirent, sinistres, prolongées, lancinantes : « Numéro dai bi-i-i-ne !... Numéro trei bi-i-i-ne !... Numéro patru-chi mai bi-i-i-ne !... »

Je tressaillis : « Qu'est-ce que c'est ? »

« Les sentinelles qui s'appellent, répondit l'officier avec placidité : Numéro deux, tout va bien. Numéro trois, tout va bien, numéro quatre, tout va encore mieux. »

Je levai alors les yeux et je vis, de l'autre côté du ruisseau, dans la campagne broussailleuse, une masse confuse de bâtiments, un grand mur sombre où s'allumaient une à une de petites lumières. C'était ce que j'étais venu voir, le bagne d'Ocna.

■ ■ ■

Le lieutenant M... (je vais pour la commodité du récit l'appeler Johannescu) avec qui, décidément, je sympathisais, m'emmena dîner dans un endroit assez triste qui sentait la mauvaise cuisine orientale. Il y avait aux murs, mêlés, des photographies de guerre de l'Illustration et des dessins colorés faits par des forçats.

Presque tous représentaient des têtes de femmes naïvement idéalisées avec des bouches en arc et des cous fragiles. D'ailleurs il y avait un peu partout des objets faits à la prison. Des icônes gravées dans du cuivre, des petits animaux en bois façonnés, des ronds de serviette artistiques.

« Il y a plusieurs pénitenciers en Roumanie et vous les verrez, me dit le lieutenant. Mais, ici, les deux centres jumeaux d'Ocna-Targul et d'Ocna-Mare sont vraiment le bagne. Bien garni d'ailleurs. La peine de mort n'est jamais appliquée dans notre pays et pourtant la criminalité est abondante. Le résultat est qu'il y a plus de 30.000 détenus dans les prisons et que le seul bagne garde 3.000 condamnés. »

Et un peu après il me disait encore pendant que nous buvions de l'eau-de-vie



Chaque jour, après leur travail, les forçats sont fouillés !

# LES DAMNÉS

du pays plus brûlante que le vodka de l'autre côté des Karpathes.

« L'origine du nom Ocna est curieuse. Au dix-septième siècle on appelait ainsi des fosses creusées dans le sol pour rechercher le sel, et le naphte. Mais quand ces ébauches de mines atteignaient la profondeur de 30 mètres on devait les abandonner, l'outillage primitif ne permettant pas d'aller plus avant. On recommençait à côté. Et ainsi la région était creusée d'immenses fosses abandonnées. Un jour un prince valaque de la dynastie des Fanariotes eut l'idée de se servir de ces Ocnas pour y détenir un bandit célèbre de l'époque, un « haïdouk ». Le haïdouk fut enfermé dans une cage de fer et la cage descendue au fond du trou. Il y resta jusqu'à la fin de sa vie. On lui faisait passer sa nourriture avec une corde. Il ne pouvait se tenir debout. Il ne voyait pas le jour. Le fond de sa fosse était un marécage pestilentiel. C'était une sorte d'hercule. Il résista vingt ans.

Les seigneurs moldo-valaques trouvèrent l'idée excellente. Bientôt chaque Ocna eut son prisonnier, de chaque trou, dans ce paysage lunaire, montèrent le soir de vagues appels de désespoir. Une fois un des magyars, particulièrement sadique, décida de faire le recensement des enterrés vivants. On remonta des gouffres des êtres décharnés, grelottants de fièvre, nus, aveugles qui ne savaient plus se tenir beaucoup. Le seigneur et ses amis qui sortaient d'un génial festin s'amuserent beaucoup. Les condamnés comptés on les redescendit au tombeau.

Puis la rigueur du supplice s'atténua un

Une fille tzigane monta sur une table pour danser, releva un peu ses jupes vertes et bruisantes. On vit ses jambes brunes, ses yeux jaunes se fermèrent de volupté, elle frappa le bois de ses talons mordorés, ses amulettes se choquèrent sur sa poitrine, et le forçat rêveur ne la regardait pas.

■ ■ ■

Le jour se levait à peine. Les derniers contreforts des Karpathes étaient encore bleus et leurs cimes n'étaient pas débarrassées de la brume gris-perle. Au-dessus de nous, sur le chemin de ronde les sentinelles répétaient l'appel d'une voix engourdie. Je regardais la grille énorme au-dessus de laquelle étaient gravés sur le fronton de pierre, les terribles mots administratifs : *Inchisorea centrala de Munca silnică de Ocna*.

— Pénitencier des Mines de sel d'Ocna. Une trompette sonna le *Desquiderea*, le réveil, sur le rempart. Puis une cloche intérieure. Une poterne s'ouvrit. Une vingtaine de soldats sortirent en traînant la crosse de leurs fusils, mal réveillés. Ils portaient la longue capote sombre et le bonnet de fourrure noire en pin de sucre. Ils se rangèrent en arc de cercle autour de la porte. On entendait déjà, derrière, un brouhaha, un piétinement. La voix de quelque gardien commença l'appel : « Manelesco... Radiu... Turga... » A chaque fois, un grognement répondait. Quand ce fut fini, le gardien-chef apparut dans la poterne avec ses épaules de lutteur et sa casquette à lisière rouge. Lui et le sous-officier du détachement se saluèrent brièvement.

s'ouvrir, peut-être. Mais, ce sont les gardiens qui ont crié les premiers :

— Silence ! Coude à coude... coude à coude. Voilà le village. Le convoi s'arrête sur la place. Quelques gardiens se détachent, vont courir les boutiques.

Les paysans n'ont plus de crainte, ni de répulsion, pour les bagnards qu'ils voient tous les jours. Ils s'approchent, les soldats remettent leur fusil à la bretelle. Il y a là, chaque matin, pendant un quart d'heure, une trêve, un accord tacite. Les gardiens savent qu'aucun des détenus n'essaiera jamais de s'évader à ce moment-là, et la surveillance se relâche. Les paysans bavardent avec les forçats ; quelques petits enfants s'accrochent aux jambes des hommes vêtus des sinistres carrelures.

Des femmes s'approchent, coquettes, avec leurs gilets brodés sur leurs corsages rouges gonflés, les tresses roulées sur les tempes, des boucles d'argent aux oreilles.

Les forçats sortent de leurs poches les petits chefs-d'œuvre de leurs veilles : l'os, le bois sculpté, le cuivre repoussé. Il y a là un rapide troc, un marché à demi clandestin, où les plus hardies ne payent qu'en sourires. Des tziganes accourent. Au pied des Karpa-



En passant devant le cimetière des trois pruniers les bagnards forcent leur cœur : ils saluent leur compagne de tous les instants, la mort.

peu. On supprima la cage. Chaque prisonnier libre au fond de sa vieille mine travailla pour se distraire. Quelques-uns creusèrent des galeries profondes dans le sel vierge, découvrirent des grottes étincelantes, des lacs, des paysages fabuleux où des lumières mauves, perçant de fissures secrètes, illuminaient des cristaux miraculeux.

Et seuls, emmurés dans ces paradis, ils eurent des nuits désespérées et prodigieuses.

Peu à peu la coutume féroce s'abolit. Les squelettes des derniers condamnés blanchirent au fond des ocnas qui se comblaient. Et maintenant, deux choses ont remplacé la fosse de mort. La mine d'abord, moderne, bien outillée. Le pénitencier ensuite. Le seul nom de la ville, Ocna, évoque l'époque lugubre.

Johannescu s'arrêta pour me montrer un homme qui venait d'entrer et se faisait servir à boire, seul à une table. Je me rappelai l'épisode de Paris, je retrouvai sur le visage de cet homme le masque douloureux. Je me tournai vers le lieutenant.

— Un bagnard ?

— Oui, un bagnard libéré. Il est la proie maintenant d'une psychose particulière à certains de ces malheureux. Vous verrez ce qu'est le pénitencier, vous en sentirez l'horreur. Chaque forçat ne rêve pendant des années qu'à une chose, la liberté. Eh bien, cette liberté quand il la retrouve, ne le satisfait plus. Il retombe dans une prison plus terrible : celle de la Société. Souvent, il est seul au monde, ceux de ses parents ou de ses amis qui ne sont pas morts le repoussent. Personne ne veut l'employer. Et comme un intoxiqué d'opium, comme le colon qui a râlé de fièvre et de misère pendant des années dans la forêt et qui, enrichi, ne peut se séparer d'elle, il repense à Ocna, à la solidarité de tous, aux copains, aux souffrances supportées rageusement, aux petites joies. L'envoûtement des lieux où on a laissé, parce qu'on y a pleuré, le meilleur de soi, son courage, est irrésistible.

Voilà un de ces cas. Cet homme a été libéré il y a un an. Il est revenu ici, il y a deux mois, il rôde autour de la prison, cherchant à revoir ses anciens camarades, à se faire embaucher dans l'administration pénitentiaire. Il mourra dans le paysage de mort plus attirant que la vie.

— Taga. Ça y est ! dit le gardien.

Les soldats ajustèrent la baïonnette à leur fusil et se tinrent en garde. D'autres gardiens sortirent, le revolver à la main. Et, comme un rideau de théâtre qu'on lève, la grande porte s'ouvrit. Je fus brusquement nez à nez avec les forçats. Ils étaient là une centaine, rangés par six. Ils étaient vêtus d'un pantalon, d'une chemise et d'un bonnet rond de tissu grossier à carreaux gris et noirs. Aux pieds les apinkis, les savates de cuir non tanné, liés à la cheville par des lanières, et naturellement les visages terribles, grisâtres, à la fois gonflés et desséchés, une cire travaillée au couteau.

Ils regardèrent le jour, la cime des arbres qui tremblait un peu dans l'air trop pur, glacé. Instinctivement, comme s'ils sentaient brusquement le froid parce qu'ils le voyaient, ils se serrèrent, heurtant leurs coudes. Quelques ordres retentirent. Encadrés par les baïonnettes, ils se mirent en route. Il y a deux kilomètres entre le pénitencier et la mine, deux kilomètres dans des chemins pleins de fleurs au printemps, le long de la rivière Prakhova, qui est vive et bleue.

Au bout d'un moment, une rumeur monta dans leurs rangs.

Les gardiens n'eurent pas l'air de s'en soucier. Moi qui les suivais, j'écoutai. La rumeur était rythmée, scandée. Les forçats chantaient. Bouche fermée, sans mots. Mais ils chantaient une plainte bizarre qui aurait été sans doute insolente si, libres, ils l'avaient lancée à plein gosier et qui, maintenant, n'était que lasse et comme usée. Et, parce qu'ils restaient impassibles, la tête basse, qu'aucune bouche ne s'ouvrait, la chanson paraissait impersonnelle, mystérieuse, comme si c'était le vent de la montagne qui l'apportait.

A flanc de coteau, au bord du chemin, il y a un cimetière. Toutes les tombes sont pauvres. Souvent, il n'y a même pas de pierre, seulement une croix de bois. C'est le cimetière des forçats. Il devrait être sinistre à force de pauvreté, mais il se trouve qu'il est riche et lumineux parce que trois arbres y ont poussé, trois pruniers dont les fruits violets, à la peau transparente, font plier les branches. On l'appelle d'ailleurs le cimetière des trois pruniers. En passant devant lui, les bagnards forcent leur chant : ils saluent leur compagne de tous les instants, la mort. Les bouches vont

thes, il y a toujours des tziganes pour jaillir comme des sources entre les maisons, entre les arbres. Ils raclent du violon en trépiquant, font aller l'accordéon et les cymbales. Leurs singes leur grimpent aux épaules. Leurs femmes, leurs filles sont plus provocantes que les Roumaines : elles vont danser des hanches devant les bagnards. Mais, naturellement, ce sont les soldats qui leur prennent la taille et les poussent du coude en riant.

Puis les gardiens reviennent. Les paysans s'écartent, les tziganes s'enfuient, le cortège se remet en marche. Encore quelques centaines de mètres, et c'est la mine.

Cette heure-là, le matin, c'est la récréation, le côté paisible de la vie des hommes d'Ocna. Les vingt-trois autres heures, c'est la nuit, les deux nuits alternées, celle de la mine et celle du pénitencier. Nous reviendrons à la mine.

■ ■ ■

Chaque semaine, exactement chaque jeudi, un wagon cellulaire s'arrête à la gare de Torgoul-Ocna. Il a ramassé les condamnés



Baïonnette au canon, les soldats encadraient le sinistre cortège. De temps en temps ils ordonnent : Silence ! Coude à coude !

# D'OCNA

ans toute la Roumanie. Ils descendent, débétés par le voyage, enchaînés deux par deux, encore habillés de leurs vêtements civils. Les gardiens les poussent sous le porche. Ils sont dans la cour, ils sentent la grille se refermer derrière eux, ils se retournent en se bousculant comme si jamais ils ne devaient revoir la lumière de la liberté.

Ce jeudi-là, j'étais avec Johannescu sur la porte du corps de garde. Il faisait un jour assez tiède d'automne. Des forçats, deux par deux, cherchaient des coins de soleil pour s'y accroupir, dans la cour. Cette coupeur hypocrite, ces uniformes, ces teintes entre des murs, des vêtements et des usages donnaient au pénitencier cette apparence de sécurité, de repos qu'ont les cloîtres, les lycées, les casernes, les bordels, les prisons.

Et au milieu il y avait ce groupe d'hommes en vêtements de ville, usés, sales, sans cols, un petit paquet au bout de la main droite, mal rasés, défaits, pitoyables et ridicules, tout avait l'air insolent autour d'eux. Jusqu'aux bagnards leurs futurs camarades ; en eux tout avait l'air vaincu. Des gardiens-argents tournaient autour d'eux, semblaient se renifler, leur relevaient le menton d'un coup de doigt pour les regarder en plein visage. On les soupesait, les jaugeait, les évalait du regard.

Alors un bagnard vint s'asseoir contre un mur, sur un escabeau. De sa poche, il sortit des tondeuses, des rasoirs, un attirail sale de coiffeur. On lui apporta un seau d'eau. Il était maigre, avec une tête de fouine. Il avait la meilleure « planque » du pénitencier, ses camarades le haïssaient mais l'enviaient. Il lui avait fallu dénoncer quelques préparatifs d'évasion, moucharder les compagnons de chaîne pour obtenir la bienveillance de l'administration. Mouton, on l'avait nommé coiffeur. Les bleus défilèrent devant lui. Chacun s'agenouillait, l'accoudait sur les genoux du tondeur, baissait la tête, était rasé. Il entra un peu plus loin dans un hangar où il se déshabillait. Matricule 2827. Matricule 2828. Matricule 829... Un parricide, un banquier escroc, un grand meurtrier, un innocent peut-être... Les matricules se suivent...

J'ai à Ocna une situation assez bizarre mais qui me plaît et me sert. Johannescu parlait de moi au directeur qui a décidé de ne pas me recevoir, de m'ignorer. Il ferme les yeux sur ma présence dans le pénitencier, sous la conduite de mon ami, l'officier, je peux, avec discrétion, aller partout, tout voir.

Le soir de l'arrivée des nouveaux, je passe ma soirée à la cantine. Il y a une sorte de bar, de comptoir en bois, des escabeaux et même un phonographe, mais un vieux phonographe à grande gueule rose. On y entend des chansons hongroises, des chanteuses de café-concert allemandes, Eugénie Buffet et Polin. Les quelques forçats qui sont là, et qui me connaissent déjà, remettent sans cesse les disques français et clignent de l'œil en me regardant. Je m'assieds avec Johannescu près d'un très vieux bagnard. Il y a vingt ans qu'il est là, il a connu tout le monde. Il n'y a plus personne, pas même le plus ancien gardien qui soit entré à Ocna avant lui. Il ne travaille plus. On tolère qu'il traîne ses savates toute la journée dans la cour, à la cantine, au dortoir. Il est presque aveugle. Quand il mourra c'est un peu de la tradition, de la légende qui en iront.

Il boit avec nous un, puis deux, puis trois gobelets d'alcool. Sur sa carcasse desséchée l'eau de feu n'a plus de prise. « Il y avait juste après la guerre, ici, raconte-t-il, un directeur qui était d'une brutalité, d'une cruauté exceptionnelles. Il appelait Stanesco. C'était un ancien gardien arrivé à ce haut poste à force d'intrigues et de platitudes. Il était célèbre pour sa « réception » des prisonniers.

« Il faisait entrer, un après l'autre, les nouveaux venus dans son bureau, les injuriait, clamait son droit de vie ou de mort, leur cravachait le visage avec un fouet à chiens. Le moindre acte d'indiscipline était puni par lui de tortures raffinées. Quand on surprenait un forçat en train de lire un journal, il le faisait apporter, lié, dans son bureau, il le jetait sur le sol, il déplaçait sur son corps le journal défendu et il le frappait avec sa lanière jusqu'à ce que le supplicié s'évanouisse, ensanglanté.

« Ce n'est pas toi que je punis, disait Stanesco en râlant de plaisir, c'est ce maudit journal. »

« Ce tortionnaire finit mal. L'administration s'aperçut qu'il volait dans la caisse du pénitencier. Il fut destitué, condamné et, maintenant, dans la prison de Doftana, il porte à son tour la bure noire et grise. »

Dans un autre coin, deux forçats jouaient aux dés. En réalité, les jeux sont interdits, mais l'administration, persuadée que l'ordre et la discipline ne seraient pas troublés, n'est pas trop sévère sur ce point. En dehors des heures de travail, les condamnés jouissent d'une certaine liberté à l'intérieur du pénitencier. Ils peuvent lire, écrire, façonner de petits objets personnels. L'un d'eux a installé dans sa cellule un véritable salon de coiffure et il a réussi à se procurer des produits d'un luxe inouï, de la poudre de riz parfumée et des shampoings.

Un autre est tailleur. Et comme chaque prisonnier peut raccommode et même retailleur à son goût la camisole qu'on lui



Deux choses ont remplacé la fosse de la mort : la mine, d'abord, le pénitencier, ensuite.



Il y a deux kilomètres entre le pénitencier et la mine... J'écoutai : les forçats chantaient.

donne, le forçat couturier s'en donne à cœur joie. Il coupe, coud, tire des patrons, fait des croquis. Et quand on examine de près un groupe de forçats, on s'aperçoit que si tous sont couverts par la même couleur, quelques-uns portent des redingotes, d'autres des jaquettes, d'autres des vestons cintrés à la taille, toujours noir et gris, mais à la dernière mode.

Dans les chambrées, salles longues et étroites où sont rangés des grabats, les forçats, la nuit, mènent un étrange commerce. On y vend et on y achète de l'alcool introduit mystérieusement au pénitencier, des outils, du linge. On y prépare des évasions. On se passe les cartouches de dynamite que les travailleurs de la mine ont réussi à sauver des fouilles de la journée. Les vieux font l'éducation des nouveaux, leur donnent des conseils, les initient aux carresses équivoques avec lesquelles les hommes éternellement liés aux hommes essayent d'oublier les femmes et l'amour.

Dans des cases séparées, les tziganes, avec leurs favoris longs, la large ceinture rouge qu'ils portent toujours sous leur camisole, les tziganes, qui ne se mêlent jamais aux autres forçats, vivent selon leurs traditions et leur loi.

Les jours de fête, pour Noël, pour Pâques, la mine est abandonnée. On a accroché des feuillages et des drapeaux aux murs. Des icônes de bois sculpté, doré, sortent des chambrées où pendant douze mois des artisans patients les ont polies. Un grand service religieux solennel réunit tous les bagnards à la chapelle du pénitencier. Dans l'après-midi, un orchestre de forçats se réunit dans la cour avec des instruments fabriqués comme les icônes.

Un chœur improvisé et qui s'augmente à chaque couplet, s'amplifie, chante la « saïna » mélancolique ou la « gora » alerte. Quelques-uns se mettent à danser, puis tous. Les gardiens s'en mêlent. Ce ne sont plus, capotes brunes à cartouchière et camisoles à carreaux, que des hommes en fête.

Aucun ne songe à demain, au retour à l'enfer, la mine... « Coude à coude... Coude à coude. »

(A suivre.)

Paul BRINGUIER.



Chaque forçat est vêtu d'un pantalon, d'une camisole et d'un bonnet rond à rayures grises et noires.

# FATS DIVERS

Film hebdomadaire, par Marius Larique.



M. Hermann qui fut dévalisé à Nangis.



Le vapeur "Artiglio" releveur d'épaves.



Le cadavre du "Caid des Epinettes".



M. Camurat qui tua sa maîtresse.



La ferme de Chambray, près de Tours.



Christian de Hesse, prince en exil.



Le train, refuge imprévu d'un traqué

**Lundi** Sans trop de dommage, M. Hermann et sa femme, négociants à Neuilly-sur-Seine, viennent de se tirer d'une aventure fâcheuse. Ils se rendaient, en auto, chez des amis habitant le château de Saint-Aventin, près de Troyes ; alors qu'ils se trouvaient près de Nangis, trois hommes, debout sur les bas-côtés de la route, près d'une motocyclette, leur firent signe de s'arrêter. M. Hermann crut que la moto était en panne, et comme il n'a pas l'insolence de certains automobilistes, il s'arrêta pour venir en aide à ses frères inférieurs et infortunés. Il s'agissait bien, pour ceux-ci, d'emprunter une clé anglaise ou de quémander un conseil ! Les hommes s'approchèrent vivement, braquèrent sur M. Hermann les canons inquiétants de leurs revolvers et réclamèrent de l'argent. Le commerçant de Neuilly comprit qu'il était trop tard pour fuir et qu'il eût été fou de lutter. Faisant la part du feu, il tendit son portefeuille qui contenait 200 francs et sa femme, dans le fond de la voiture, se garda de protester. Cette sagesse lui permit de sauver ses bijoux car dès qu'ils furent en possession du portefeuille, les trois hommes bondirent sur leurs motos et filèrent en direction de Paris. Cette histoire, nullement dramatique en sa conclusion, prouve tout de même que le banditisme tend à se déplacer, à se décentraliser. Les grandes villes sont maintenant si bien défendues contre la pègre qu'il va falloir songer — et énergiquement — à l'extension aux campagnes de cette défense serrée. Sinon, les attentats de grands chemins se multiplieront. Notre gendarmerie, nos brigades mobiles, avec leur actuelle organisation, suffiront-elles à endiguer les vagues assassines ?

**Mardi** Elle est belle et tragique, cette histoire du vapeur italien Artiglio, monté par un équipage italien, commandé par un officier italien, et qui vient de sauter sur nos côtes, au large de Quiberon. Il essayait de détruire une dangereuse épave, le bateau Florence, coulé à cet endroit le 24 avril 1918. Le Florence était dangereux, parce qu'il avait dans son ventre, maintenant immergé, une machine infernale et des tonnes d'explosifs qu'il importait de faire éclater pour que les bâtiments pussent ensuite passer sans crainte par cette route. Je trouve beau, je trouve bien qu'une Société italienne se soit chargée de la destruction de cette épave, dangereuse seulement pour nos navires. D'aucuns n'y verront là qu'une entreprise commerciale : j'y discerne un esprit de solidarité internationale qui m'eût réjoui s'il n'avait pas fallu qu'une catastrophe ayant causé la mort de douze hommes, ne ternisse cette action. Eh ! oui, les cent cinquante tonnes d'explosifs du Florence sont maintenant détruites, mais au fond de l'eau, près des débris, à présent inoffensifs du vapeur, gisent douze cadavres, affreusement mutilés. C'est pour les choses de la mer, que les mots d'héroïsme, d'abnégation acquièrent leur véritable sens...

**Mercredi** "Le Caid des Epinettes" a été trouvé, mardi, mort parmi les matériaux d'un immeuble en construction, 3, rue Fragonard. C'est un Arabe, Saïd ben Amar, qui, déjà cinq fois condamné et interdit de séjour, exerçait dans un monde spécial une sorte de dictature. Il était redouté par sa violence, la vigueur de ses poings et la façon sauvage qu'il avait de se ruer sur ceux qui faisaient seulement mine de lui résister. Il se vantait de ses condamnations, et dans la conversation, il exagérait toujours le nombre et l'importance de ses criminels exploits. De sorte que la police judiciaire crut d'abord qu'il avait succombé sous les coups de gens du milieu que l'insolence sauvage de l'Arabe avait lassés. Mais l'autopsie faite par le docteur Paul, l'enquête menée par le brigadier Piquet, nous ont appris que Saïd ben Amar s'était tué accidentellement en escaladant les hautes palissades du chantier où, complètement à sec, il s'était réfugié pour dormir. Triste fin et sans gloire pour un "Caid" ; occasion manquée pour la brigade spéciale de la police judiciaire de réussir, une fois de plus, une brillante enquête...

**Jeudi** Certains drames ont des ressorts cachés, des mobiles tout à la fois subtils et puissants. Ils échappent à l'analyse, et l'on en vient à leur conférer de la grandeur, à penser qu'il suffirait aux dramaturges de s'appuyer sur eux pour en tirer de fortes pièces de théâtre. D'un amour déjà vieux entre deux êtres, d'une vie commune que jamais ne troubla nulle scène, il ne reste que ces mots écrits par M. Camurat, trouvés près de son cadavre et près de celui de sa maîtresse, Mme Jeanne Valmacq, qu'il tua mardi dernier, avant de se donner la mort : « Je vivais heureux avec ma petite Jeannette que j'aimais bien, mais actuellement, certaines circonstances nous obligent à nous séparer ; ne pouvant m'y résoudre, je préfère en finir avec la vie », et encore : « Je désire être enterré avec ma petite Jeannette, et souvenez-vous aussi qu'elle adorait les fleurs ». M. Camurat était marié et père de famille, ce qui constituait l'obstacle à son bel amour, les « circonstances particulières » que l'honnête homme ne pouvait vaincre. Il est mort de la tyrannie du mariage ; il est mort sous le poids d'une morale conventionnelle souvent utile, parfois inepte, et il a semé sa voie sanglante, d'une autre mort et d'autres deuils...

**Vendredi** Karpiak, le Polonais auteur du double crime de Chambray, a subi aujourd'hui un long interrogatoire qui ne lui fut pas favorable. Il avait entendu sans broncher les cris de mort que poussait la foule sur son passage, entre la gare et le Palais de Justice ; il avait supporté sans faiblir les terribles questions de M. Meignié, juge d'instruction, en ce qui concernait ses dépenses après le crime ; il avait subi, sans broncher, l'ouverture de sa valise dans laquelle il y avait un imperméable, un pantalon noir, un habit à queue, évidemment volés aux dames Moreau, mais il s'effondra lorsque le juge lui eut fait remarquer qu'à cet imperméable, il manquait deux boutons, et que ces deux boutons avaient été retrouvés près de l'armoire forcée par l'assassin ; il s'effondra, lorsque le magistrat lui eut dit : « Cet habit, vous prétendez l'avoir acheté à Caen, mais il porte les marques d'un tailleur de Langeais chez qui, de son vivant, M. Moreau se faisait habiller. Il s'effondra, mais n'avoua pas, et il se borna à dire à l'interprète : « Prévenez mes parents que l'on va me tuer ». C'est ainsi que cet assassin interprétait les moyens dont use la société pour se défendre...

**Samedi** Un prince du sang est un personnage surveillé presque autant qu'un malfaiteur. Ses moindres faits et gestes sont repérés et rapportés avec la légère déformation que donnent à leurs renseignements, tous les mouchards. Vous pensez bien que le prince Christian de Hesse n'allait pas échapper à cette règle, et que dans le petit village de Martioz (Suisse), où il vit une partie de l'année, il n'allait point manquer d'exciter des jalousies. Il m'arrive de Suisse, qu'on raconte, sur lui, de sombres histoires. Le Kronprinz lui rend visite et lui envoie des fleurs ; il fait à Genève de mystérieux voyages nocturnes ; ses enfants se font gifler par des domestiques ; des avions jettent des plis dans la cour de son château, que des zeppelins survolent. Quelle belle chose que l'imagination populaire, mais quelle triste existence que celle d'un prince, surtout d'un prince en exil ! Après tout, Christian de Hesse doit avoir tort. Il doit avoir manqué de générosité vis-à-vis des Sociétés sportives, des Casinos, il doit avoir choisi, pour ses enfants, un précepteur trop nerveux, et il doit avoir le vice de penser que la vie n'étant pas toujours drôle à Martioz, un voyage, par-ci, par-là, à Genève, remet les idées en place. Dans certains pays, on devient à moins un grand criminel et pour le blanchir, le détective suisse, Rochat, a dû faire une enquête approfondie. Il n'était pas facile de séparer la fable de la vérité et de faire la part de l'une et de l'autre. M. Rochat a mis toute sa science policière, toute son intelligence, toute son honnêteté (et tout cela fait du poids), à discerner le vrai du faux. Il a réussi, du moins pour tous les esprits sérieux. Personne ne croit plus aux histoires romanesques d'avions mystérieux, de randonnées nocturnes, de relations suspectes...

**Dimanche** Il y a 15 jours, Louis Massot, caissier infidèle, disparaissait d'une maison d'alimentation de la rue des Halles, à qui, depuis deux ans, il avait volé plus d'un demi-million. Scribe adroit, il avait su triquer ses écritures de telle sorte que ses patrons n'y avaient rien vu. Et lorsqu'il eut senti qu'un danger le menaçait, que son trafic délictueux risquait d'être découvert, il s'enfuit. Fait assez commun, mais c'est là que l'histoire commence d'être originale. Louis Massot ne gagna pas un pays étranger, ainsi que, couramment, les choses se passent. Il ne se terra pas à Paris. Il voyagea. Il voyagea dans toute la France qu'il parcourut du nord au sud, de l'est à l'ouest, sans presque jamais s'arrêter. Il dormait en sleeping, prenait ses repas dans les wagons-restaurants et se rendait ainsi, à peu près insaisissable. Son manège donna beaucoup de mal à l'inspecteur principal Chaigneau, aux inspecteurs Kleinhaus et Houel pour le découvrir. Eux, n'ayant point volé un demi-million, ne pouvaient se permettre de suivre à la trace, ce voyageur dispendieux. Il leur fallut attendre qu'il fit une halte. Ce qui se produisit dans la nuit de samedi. Louis Massot, débarquant de Nancy, eut l'envie d'aller prendre un verre dans un café du boulevard Barbès. Fâcheuse inspiration ! Il n'était pas attablé depuis cinq minutes que Chaigneau, prévenu, accourait. Et c'est alors que s'arrêtèrent les pégrinations du caissier qui a fait, pour longtemps, son dernier voyage, dans la voiture cellulaire le conduisant du commissariat des Halles au Dépôt.

## POUR LES ETRENNES LES AVENTURES DE FRICASSON

Texte et dessins de  
MARCEL JEANJEAN  
Ouvrage couronné  
par l'Aéro-Club de France

Le plus beau livre que l'on puisse offrir à l'enfant moderne, que le sympathique Fricasson, au milieu d'étourdissantes aventures, initiera à tous les secrets du monde d'aujourd'hui. Très richement illustré en couleurs, il représente plus que son prix.

Principaux chapitres :  
Fricasson fait de l'auto, Fricasson aviateur, Le naufrage de Fricasson, Fricasson sans-filiste.

**PRIX : 25 FRANCS**

Chez tous les libraires ou à  
l'UNION LATINE D'EDITIONS  
33, quai des Grands-Augustins, Paris.  
qui vous l'enverra franco contre 26 fr.  
à joindre à la commande. Utilisez  
ce bon pour votre commande.

Nom .....  
Adresse .....  
Ville ..... Dép. ....



**DISCRÈTEMENT PARFUMÉ ...**

Une peau douce et fraîche, après s'être rasé sans eau, sans blaireau, sans savon, n'est-ce point l'idéal ?

La crème "RAZVITE" supprime tout le vieil attirail périmé de jadis et facilite considérablement le passage du rasoir

Gros comme une noisette de RAZVITE, une lame qui coupe et la barbe la plus dure a vécu. Adoptez

**RAZVITE**

qui se vend partout en tubes et en boîtes.

**BON A DÉCOUPER**

Veuillez m'adresser, contre la somme de 2 francs jointe en timbres-poste, votre tube d'essai pour 20 barbes. D

M .....  
Adresse .....  
à Cie du RAZVITE, 79, Champs-Élysées, Paris-8\*

**RAZVITE**  
79, Champs-Élysées  
PARIS  
L. CAMOUR - 1350

**CONCOURS TOUS LES ANS**  
Secrétaire près les Commissariats de  
**POLICE**

de la Ville de Paris  
Pas de diplôme exigé. Accès au grade de Commissaire. Age : de 21 à 30 ans avec prorogation des services militaires. Renseignements gratuits par l'ÉCOLE SPÉCIALE D'ADMINISTRATION, 4, rue Férou - Paris (8\*).



**VOUS TROUVEREZ  
TOUT CE QUI  
CONCERNE LA  
MUSIQUE**  
27, Boulevard Beaumarchais  
Paris (4\*) **PAUL  
BEUSCHER**  
CATALOGUE ILLUSTRÉ  
ENVOYÉ FRANCO  
SUR DEMANDE

**L'INDUSTRIE RECLAME.**  
des Monteurs, Contremaîtres, Dessinateurs,  
Ingénieurs, SPECIALISES en Aviation,  
Electricité, Automobile, etc. L'UNIVER-  
SITÉ TECHNIQUE DE PARIS vous préparera faci-  
lement, à peu de frais, CHEZ VOUS, aux meilleures  
situations. CONSULTEZ-LA avant de prendre décision  
pour vos études. Brochure intéressante et conseils gratuits.  
U. T. P., Service 9, 28, Rue Serpente, PARIS

**20 fr.**  
par mois pendant 10 mois  
et 2 versements de 25 fr.  
Au comptant 198 fr.  
**ÉLÉGANT  
PHONO**  
avec 10 morceaux musique et  
chant au choix sur grands disques et  
**UNE MALLETTTE PORTE-DISQUES EN PRIME**  
Tous nos appareils, de fabrication très soignée, sont absolument garantis, ils peuvent jouer  
tous les disques à aiguille et à saphir.  
Écrivez-nous en joignant cette annonce pour recevoir gratuitement nos catalogues et tous renseignements.  
La confiance de notre maison repose sur 30 années d'existence.  
**ÉTABLISSEMENTS SOLÉA, (Service T.), 33, Rue des Marais - PARIS (10\*)**  
Ouvert de 9 h. à midi et de 14 h. à 19 h., le samedi également. Le dimanche de 10 h. à midi.



**75 ES  
PAR  
MOIS**

**SANS RIEN VERSER  
D'AVANCE**  
vous pouvez avoir, pour  
**12 VERSEMENTS DE 75 fr.**  
mensuels de 75 fr.

notre  
**CHRONOMÈTRE  
"CO-RE" en OR**  
Mouvement de précision  
Spiral Bréguet  
Au comptant... 850 fr.  
Catalogue général N° 32  
franco sur demande adressée au  
**COMPTOIR RÉAUMUR**  
78, r. Réaumur - Paris-2\*

**DISQUE  
RADIO**

**12 FR.**  
de 20 cm de diamètre, jouant  
aussi longtemps que les disques  
ordinaires de 25 cm.

Quelques nouveautés parues :

F. 607 } LE VIEUX CHALET  
UN CONTE  
Chanté par M. N. AMATO.  
F. 620 } NUNCA MAS (Tango).  
VICHENZO (Tango).  
M. DU PERRON et ses Argentins.  
JE NE SUIS RIEN SANS  
VOUS.  
F. 651 } Chanté par M. Mad. RAINVYL  
SANS LE FAIRE EXPRES  
Chanté par M. GUIVEL.

DEMANDEZ NOTRE CATALOGUE  
Si vous ne trouvez pas nos disques chez  
votre fournisseur, envoyez-nous votre  
commande accompagnée du montant.

**Edison Bell**  
22, rue  
St-Augustin, Paris-2\*

**MAIGRIR**

J'offre gratuitement de vous faire connaître un  
moyen de vous faire maigrir très vite sans drogue ni  
à avaler. Entièrement sans danger et distingue ou  
seulement de la partie désirée du visage ou du corps.  
Très facile à faire soi-même en secret.  
Raffermis les chairs. Le seul absolument garanti  
sans danger. Envoyez-moi en toute confiance en citant ce  
journal (réponse discrète, joindre seulement un timbre).  
S. I. STELLA GOLDEN, 47, Boulevard de la Chapelle, PARIS-10\*



**L'ENNUI c'est LA MORT**  
**Pour RIRE et FAIRE RIRE**  
Farces, Attrapes, Surprises, Articles  
de Physique et de Prestidigitation, Chan-  
sons, Monologues, Pièces de Comédie -  
Livres utiles et de Jeux, Magie, Magné-  
tisme, Hypnotisme, etc. Art. de Cotillon  
et Carnaval, Méth. de Danse, Instrument de  
Musique, etc. - Secrets de toutes sortes. Toujours  
des nouveautés. Catal. illustré, cont. 2 fr. en timbre.  
Service m. m. H. Billy, 8, r. des Carmes, Paris-5\*  
Maison de Confiance fondée en 1808

**A TITRE DE RECLAME**  
au prix de la main-d'œuvre  
nous livrons une montre pour :  
Soignée, garantie 5 années  
Rien d'avance. Remise de suite. Nos  
envois sont faits contre remboursement  
**10 fr.**  
Etab. E. A. VICTOR, section D., rue Amélie - PARIS-XI\*

**34 fr.**  
par mois pendant 10 mois  
et 2 versements de 50 fr.  
Au comptant 340 fr.  
**SUPERBE  
PHONO**  
avec 30 morceaux musique et  
chant au choix sur grands disques et  
**UNE MALLETTTE PORTE-DISQUES EN PRIME**  
Tous nos appareils, de fabrication très soignée, sont absolument garantis, ils peuvent jouer  
tous les disques à aiguille et à saphir.  
Écrivez-nous en joignant cette annonce pour recevoir gratuitement nos catalogues et tous renseignements.  
La confiance de notre maison repose sur 30 années d'existence.  
**ÉTABLISSEMENTS SOLÉA, (Service T.), 33, Rue des Marais - PARIS (10\*)**  
Ouvert de 9 h. à midi et de 14 h. à 19 h., le samedi également. Le dimanche de 10 h. à midi.



Derrière les grilles du jardin, quand le soir venait...

brigade de banlieue et le brigadier Barrade. Mais quel est donc l'assassin ?...

#### L'autre amour

On a prononcé vingt noms devant les inspecteurs. Vingt noms : vingt enquêtes. Tous ceux qui, de près ou de loin, ont été en relations avec la vieille femme, tous ceux de qui elle s'est fait aimer, sont entendus. Leur vie est fouillée, leur passé et aussi le présent tout proche... Il en est qu'il n'est pas nécessaire d'interroger pendant longtemps : leur innocence est inscrite dans leur existence. Il en est d'autres dont les doigts sont retenus sur les feuilles où s'inscrivent les « signatures » suspectes. Et ces signatures sont confrontées avec la seule empreinte que l'on ait pu relever, dans la maison du crime, l'empreinte d'un doigt sur un verre...

Vingt noms !... Un par un, dix-neuf de ces noms ont été biffés sur le carnet de M. Guillaume. A qui donc le vingtième appartient-il ?...

L'identité judiciaire, le retrouva dans ses dossiers. L'homme à qui correspondait l'empreinte relevée sur le verre s'appelait Jacquemin Robert-Henri, né le 27 juin 1906 à Rebecourt dans le département des Ardennes...

Le service des Archives de la Préfecture de Police, où M. Barthélemy fait merveille, parla à son tour.

Jacquemin a été condamné six fois pour vol, abus de confiance et coups et blessures...

Les preuves sur lesquelles l'identité et les Archives judiciaires s'appuient sont d'autant plus accusatrices qu'elles reposent sur d'autres preuves...

Celle que fournit une voisine de la vieille Mauger parut décisive...

Hier, dit-elle, Augustine a échangé avec moi une bouteille d'anis, contre des biscuits que je lui ai apportés. Je lui ai demandé d'où lui venait ce beau cadeau. Oh ! a-t-elle dit,

c'est un un bon ami à moi, qui travaille dans l'usine où l'anis est préparé...

L'assassin était connu et ne s'en doutait pas encore. Peut-être vit-il entrer dans l'usine Cusenier, l'inspecteur de police qui venait demander si l'on n'y employait pas un ouvrier nommé Jacquemin Robert-Henri !...

On est parfois bavard dans les usines. Qui ne connaissait, là où l'inspecteur se présenta, l'idylle que Robert Jacquemin, avait nouée quelques mois plus tôt avec une jeune ouvrière à qui l'amour — un autre amour que celui qui l'avait conduit auprès de la chiffonnière recieuse — l'enchaînait.

Même, disait-on, qu'il lui a promis de l'emmener en Belgique. Et pourtant il est marié...

— Marié ?...

— Il ne lui manque qu'un peu d'argent pour partir. L'autre jour il croyait l'avoir trouvé...

L'enquête se précisa. Douze heures après le crime, Jacquemin s'était présenté à l'usine, s'excusant de ne pouvoir travailler car il avait le pouce foulé. Son contremaître avait voulu connaître la cause de cette meurtrissure. Jacquemin avait dit :

— J'ai eu le pouce pris entre deux caisses !

— Alors, dit le contremaître, il faut aller à l'assurance !...

A quoi bon, avait dit Jacquemin. Je viendrai travailler vendredi.

Il tait en effet revenu, le vendredi et le samedi matin. Le samedi à midi il avait reçu son salaire : deux cent vingt-six francs. Le lundi on ne l'avait pas revu...

L'homme devinait qu'autour de lui se préparaient les menottes qui bientôt allaient emprisonner ses mains, moins brutales que ses mains n'avaient été lorsqu'elles avaient serré un cou...

On cerna son hôtel : il échappa à l'embuscade. Il ne reparut dans sa maison, ni pour



On cerne son hôtel, il échappe à l'embuscade...

# "GIGOLO" DE LA "FOURGUE"

Lorsque les inspecteurs de police eurent découvert, sous un amas de vieilles, le cadavre encore saignant de la chiffonnière Augustine Mauger, ils se consultèrent. Ils modifiaient malgré eux le vieil axiome policier. Ce n'était pas la femme qu'ils avaient à trouver, mais l'homme...

Cette affaire de Maisons-Alfort, dont l'autre semaine nous avons reconstitué la première phase est bien le type du crime où le criminel se dénonce malgré lui, emporté par son destin. Un homme peu averti eût conclu au crime d'un rôdeur et le meurtrier se serait évanoui dans la nuit des ombres...

C'est dans la vie de la victime même que les policiers « trouvèrent l'homme ». Rien n'est plus captivant que les déductions auxquelles ils s'attachèrent, rien n'est plus exemplaire aussi. La vérité jaillit de la bouche des hommes, des femmes que la mort avait attirés dans les bas-fonds de la rue Raspail.

Tout d'abord, ce que chacun savait depuis de longs jours, le passé de recel et de rapines de la vieille chiffonnière, fut rejeté sans crainte, puisque la vieille était morte.

— C'était une « fourgue » !

Ainsi fut expliquée l'accumulation des objets hétéroclites, qui transformait un pavillon discret en une remise de bric-à-brac. Mais cela ne précisait nullement le meurtrier. Les mal-fauteurs qui ont partie liée avec les petits recenseurs ne sont que rarement des meurtriers. Que la vérité se bornât à un règlement de comptes c'était trop simple. Une femme murmura :

— C'est sûrement le coup d'un « gigolo » de la « fourgue » !...

Et la simple vérité apparut. A soixante-deux ans la chiffonnière de Maisons-Alfort avait encore la réputation d'un tempérament passionné, qui, disait-on, lui faisait braver les dangers que traînent après eux les jeunes hommes douteux et les voleurs. On imagine avec difficulté l'existence d'un amour malpropre et sénile, dans la moisissure des laisses pour compte et des hardes défraîchies. L'amour habitait cependant la mesure de Maisons-Alfort. C'est lui qui faisait attendre la vieille femme derrière les grilles de son jardin, quand le soir venait. C'est l'amour, disait-on encore, qui ouvrait le porte-monnaie rapiécé de la recieuse cupide, quand l'homme entré au crépuscule en sortait à la nuit pleine. Les suppositions qu'on faisait n'étaient pas basées sur de problématiques hypothèses. Des hommes qui avaient partagé le matelas souillé d'Augustine Mauger, avaient montré dans les cabarets du voisinage les billets bleus, avec lesquels elle avait soldé le don de leur jeunesse. Cinquante, soixante, cent francs, cela variait avec les hommes et l'importance des recels de la journée...

Péniblement, ayant à surmonter la méfiance, les policiers arrachèrent vingt noms de ceux qui avaient pénétré dans la vie mystérieuse de la chiffonnière de Maisons-Alfort. Vingt noms, cela ne faisait pas un homme. Quel était donc l'assassin ?

Ils sont là, six, qui paraissent détenir la clef du mystère : M. Guillaume, narquois, l'inspecteur Castex de la brigade spéciale, l'inspecteur Quillet, l'inspecteur Sarraut de la



Ci-contre : Robert Henri Jacquemin.

Ci-dessous : L'enlèvement du corps de la chiffonnière.

Ci-dessus : Le lieu de l'arrestation.

Ci-dessous : L'assassin est amené à la Police Judiciaire.

manger, ni pour dormir. Par sa fuite, il s'accusa lui-même.

On prit en surveillance les maisons où il lui était possible de trouver asile, celle de sa maîtresse, celle de son beau-frère. Le neuf décembre, l'inspecteur Quillet, voit près de cette dernière demeure, un homme passer qui masque son visage dans un foulard de laine. Il fait nuit. N'est-ce pas Jacquemin ?

L'homme transporte sur son dos, un gros ballot de vêtements. L'inspecteur Quillet le suit. Il presse le pas. Quand il arrive à la hauteur de l'homme il lance un nom :

— Jacquemin !

La réponse ne tarde pas. Le fardeau a changé de place. Projeté comme une massue sur le visage du policier, il tombe dans la rue. Le policier, assommé à moitié, chancelle. Devant lui, agrandissant son ombre, son adversaire prend la fuite...

Et c'est la poursuite. Jacquemin va devant lui comme une bête traquée, empruntant au hasard les ruelles obscures, cherchant le trou, où il pourra se terrer, dissimuler un corps que maintenant la peur habite...

Deux coups de feu...

L'inspecteur Quillet a tiré en l'air. Les détonations ont le caractère d'une sommation.

— Haut les mains !...

L'homme s'arrête. Va-t-il tirer à son tour ? Il fait front. Jacquemin n'est pas armé. L'inspecteur Quillet rengaine son arme. L'assassin tend les poings. Le policier les lui maîtrise. L'heure de la justice est enfin venue !...

Jacquemin est un homme grand, mince. Ses cheveux bouclés recouvrent à demi son front tétu...

On le conduit au quai des Orfèvres...

Il avoue.

— Eh bien ! oui.

Il explique.

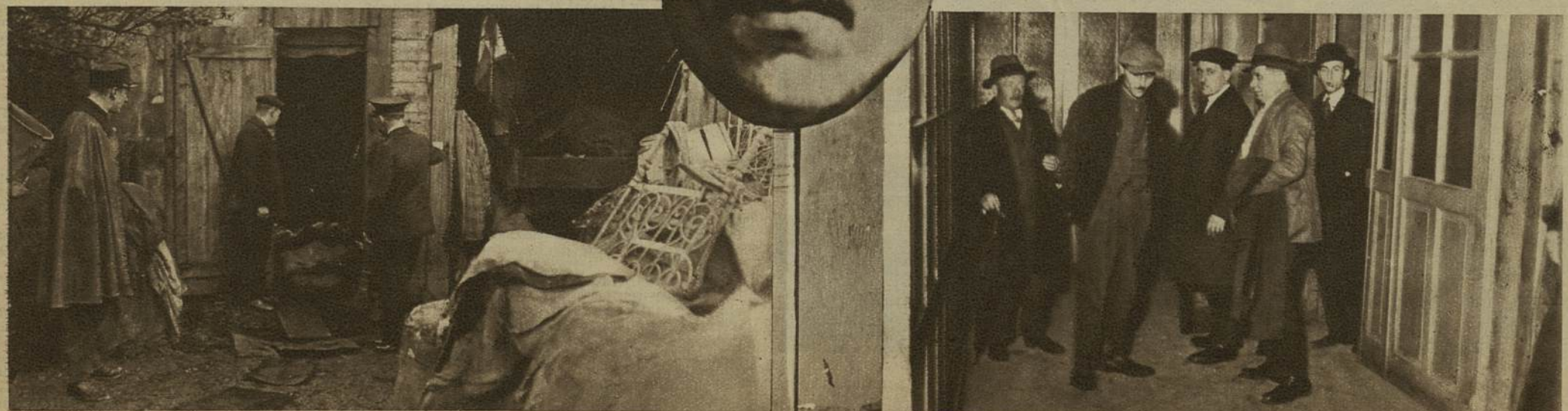
— Elle avait deux cent cinquante francs sur elle.

Il récite son crime comme une leçon...

— Je connais Augustine depuis quatre ans. J'allais la voir trois fois par semaine, mais seulement le soir, car elle ne voulait pas qu'on me vit entrer chez elle. Je lui apportais tout d'abord des objets volés qu'elle me payait. Je fus condamné. A ma sortie de prison elle me prêta cinquante francs. Je devins son amant. Elle me remit à chaque fois cinquante ou cent francs. Le vingt-six novembre je suis entré chez elle, comme à l'habitude. Elle était absente. J'ai attendu son retour. Nous sommes entrés dans la cuisine où elle m'a offert un verre de vin. Elle a voulu me retenir. J'ai refusé. Elle a insisté et s'est accrochée à mon veston. Je me suis débattu. Je l'ai serrée à la gorge. Quand mes mains se sont desserrées elle ne respirait plus. J'ai eu peur. J'ai entassé sur elle des sacs. Je suis remonté dans le pavillon. J'ai fouillé le porte-monnaie d'Augustine. Il s'y trouvait deux cent cinquante francs. Je les ai emportés. Je suis rentré chez moi. Le lendemain j'ai passé la soirée et la nuit avec ma maîtresse...

Tels furent les aveux de Jacquemin. Saura-t-on jamais si ce n'est pas à cause de l'amour qu'il nourrissait pour une adolescente qu'il assassina la vieille femme qui l'avait accueilli chez elle par amour. Le meurtrier de Maisons-Alfort gardera-t-il longtemps son secret ?

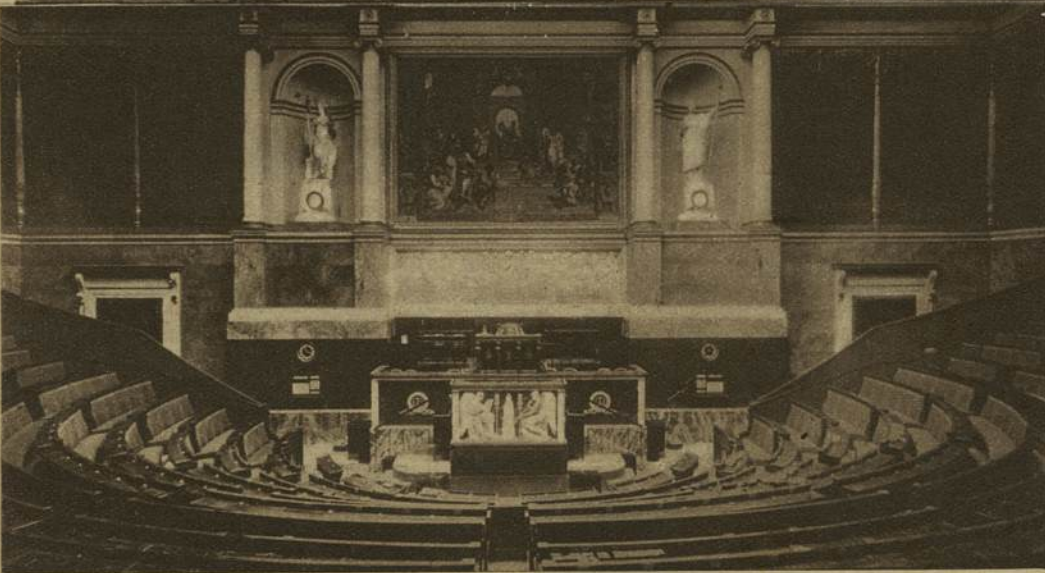
F. DUPIN.



# PANAMA



Ce soir-là, le fantôme de l'affaire de Panama, symbole de corruption, se levait.



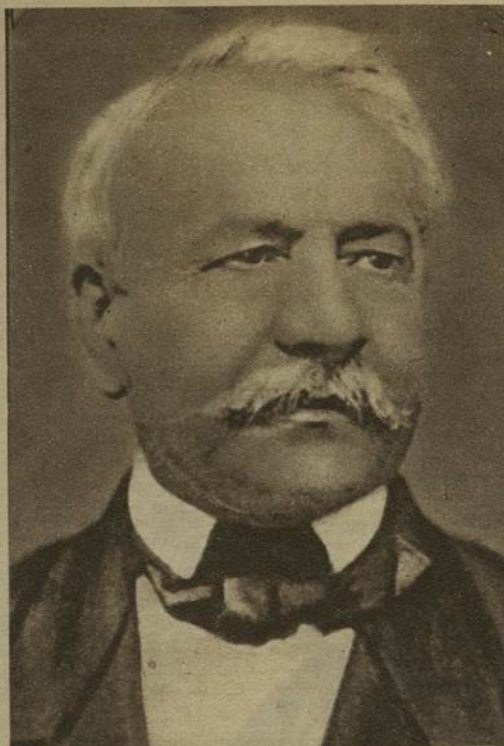
La tempête a soufflé! L'hémicycle du Palais-Bourbon est vide.

Panama!  
Le mot fut lancé, l'autre jour, à la Chambre, et vola des travées de l'extrême droite jusqu'à celles de l'extrême gauche. La demande d'enquête parlementaire sur l'affaire Oustric venait d'être acceptée. Le glaive de la justice avait soudain projeté son ombre sur l'assemblée bouillonnante. Autour de cette ombre redoutée, une bataille acharnée allait se livrer. Justice ou Vengeance? Mais le crime poursuivi par les deux déesses est-il de gauche ou de droite? Ici, peu nous importe. Si nous avons étudié, déjà, dans ces colonnes, les répercussions, à travers le monde, des grands krachs financiers, si nous avons mis à jour la vie prodigieuse et palpitante d'un Oustric, hier aventurier et tout-puissant, aujourd'hui simple numéro d'écrin, à la prison de la Santé, c'est que ces drames, parce qu'ils mettent en jeu la prospérité ou la ruine des peuples, parce qu'ils trouvent leur mobile dans la même force omnipotente, appartiennent à la chronique du fait divers.

Et quel fait divers!  
Depuis qu'il existe des hommes, il y a deux routes, l'une qui mène de la volupté à la mort, l'autre, de la fortune au scandale, deux routes parfois parallèles, parfois divergentes, deux routes éternellement battues et qui n'ont pas encore livré leur secret. De ces deux antiques alliances: l'amour et le crime, l'argent et le scandale, qui pourrait dire quelle est la plus mystérieuse et la plus passionnante? Et quel roman, quel film pourrait nous fournir une matière plus riche en émotions que le roman de certains hommes, que le film de certaines aventures livrés tout à coup par le destin à notre curiosité.

Panama!

A ce mot qui fait bombe, la verrière du



Ferdinand de Lesseps.



M. Raoul Péret, alors qu'il était président de la Chambre, et qui a été entendu par la commission d'enquête de l'affaire Oustric.

Palais-Bourbon trembla sous les huées. Les tribunes frémissaient en deux ondes superposées. Tache blanche sur le fond rouge des boiseries, le gilet blanc du Président du Conseil surgit derrière la carafe de l'éloquence.

— La Commission d'enquête? Tous les dossiers du Gouvernement seront à sa disposition.

Oui, mais un instant plus tard, quel tumulte parce qu'une autre voix a lancé:

— On dit qu'il y a trente-deux parlementaires compromis, dont deux membres du Gouvernement.

Et la Chambre, houleuse, de hurler:

— Des noms! Des noms!

Cette fois, la tempête qui, quelques semaines auparavant, soufflait sous les colonnades de la Bourse, renversant les Banques, jetant au cachot agents de change et courtiers, était entrée dans l'hémicycle du Palais-Bourbon.

Et avec elle, le fantôme de la prodigieuse affaire ou mieux, du plus prodigieux fait divers du siècle dernier.

Panama! mot cruel, qui eût pu être le symbole de toutes les généreuses qualités de notre race: le courage, l'abnégation et la science, et qui par un dramatique concours de circonstances, reste dans notre histoire, synonyme de corruption et de scandale.

Panama! mot douloureux qui emporte un peu de chair avec lui...

Le 24 mars 1876, quelques messieurs en jaquette noire se trouvaient réunis, à Paris, boulevard Saint-Germain, sous l'égide de la Société de Géographie. L'ordre du jour de cette réunion, ne comportait qu'une seule question: le canal de Panama.

A vrai dire, ce n'était pas la première fois que des Français allaient avoir à examiner le problème du fameux « canal interocéanique ». Mais, les concessions déjà données étaient demeurées lettres mortes, les contrats inexécutés.

Il fallut la triomphale inauguration du canal de Suez pour sonner le réveil des énergies. Il fallut aussi la nouvelle de l'adoption par l'Amérique du canal de Nicaragua. La répercussion fut si grande qu'un syndicat de banquiers se fit aussitôt octroyer une nouvelle concession.

C'était le premier pas.

Il eût sans doute été aussi le dernier; à cette nouvelle concession, le même sort eût été réservé qu'aux deux précédentes, si un vieillard ne s'était dressé alors, pour dire:

— J'ai fait Suez. Je ferai Panama! Un général victorieux n'a pas le droit de se dérober quand on lui demande de gagner une nouvelle bataille.

On le regarda, d'abord, stupéfait. Certes, le prestige de M. Ferdinand de Lesseps, l'homme qui venait de terminer le canal de Suez, le « percuteur d'isthme » comme on l'avait surnommé, était immense. Mais, à soixante-trois ans, ce grand savant n'avait-il pas droit à quelque repos? Son fils, Charles de Lesseps, à peine remis des affres que lui avait causées les débuts si difficiles de Suez, chercha lui-même à le détourner d'une telle entreprise.

Mais Ferdinand de Lesseps ne voulait rien entendre. Posant une main téméraire sur la carte du Nouveau Monde, il redressait sa taille et répétait:

— Je ferai Panama!

Pris au mot, M. de Lesseps n'était pas homme à reculer. Sans mesurer peut-être toute la témérité de l'entreprise, sans soupeser aussi ses propres forces, cédant au vertige d'une nouvelle aventure et d'une nouvelle conquête, grisé par l'encens dont la République, après l'Empire, l'enveloppait, adulé, comblé, confiant dans sa bonne étoile, le « percuteur d'isthme » marcha de l'avant.

Un premier congrès avait évalué à un milliard soixante-dix millions le montant des travaux.

— Avancez-moi déjà quatre cents millions, annonça M. de Lesseps et je commence à creuser. Il s'adressait ainsi directement à ceux qui le connaissaient et l'admiraient. Il s'était refusé à faire autour de cet appel la moindre publicité. Mais Dieu lui-même, a dit Lamartine, n'a-t-il pas besoin de cloches? La souscription échoua complètement.

Première désillusion, M. de Lesseps supporta le coup sans faiblesse.

— Je pars pour Panama, proclama-t-il. J'y pars avec une commission technique. J'en reviendrai, après de nouvelles études, avec des prix indiscutables.

M. de Lesseps partit. Et pour prouver que le climat meurtrier de l'isthme n'était qu'une invention d'adversaires acharnés, il joignit à son personnel, Mme de Lesseps et trois de ses jeunes enfants.

Trois mois après, en mai 1880, il était de retour. Non seulement, tout le monde était sain et sauf, mais encore, ô miracle des voyages d'études, le montant du devis des travaux était descendu à 512 millions de francs. Soit une réduction de moitié sur les premières évaluations du Congrès.

Cette fois, l'enthousiasme fut général. M. de Lesseps revenait convaincu de la facilité de l'en-

treprise. Par ricochet, la même conviction pénétra dans tous les esprits.

La croisade de Panama allait commencer...

■ ■ ■

Croisade magnifique. Il s'agissait de changer le commerce du monde, de rapprocher des peuples, que jusqu'ici trois mille lieues séparaient, de modifier l'écorce terrestre... Mais la nature et les hommes ne se laissent pas aussi facilement dompter.

Il y eut d'abord, sournoise, cruelle et invincible, la fièvre jaune. Sous ce climat que « seuls pensait M. de Lesseps, des adversaires acharnés disaient être meurtrier », l'ingénieur Blanchet tomba frappé, le premier. L'année suivante, l'ingénieur Dingler voit successivement mourir son fils, sa fille, son gendre, puis, dans la nuit du 31 décembre, au milieu des fanfares qui saluent en Amérique l'aube d'une année nouvelle, sa femme. Et sans cesse, l'hôpital de Panama se remplissait de nouveaux malades.

A la révolte de la nature succéda bientôt la révolte des hommes, une formidable insurrection ensanglantant la Colombie. L'isthme en subit le contre-coup. De terribles combats avaient livré aux mains des insurgés Colon, puis Panama. Les villes, construites en bois, brûlaient comme des torches et il s'en fallut de peu que l'incendie ne gagnât Christophe-Colomb, la ville de la Compagnie, et la réduisît en cendres.

Et l'insurrection eut à peine pris fin que la fièvre jaune redoubla de cruauté. De longtemps, on n'avait vu plus effroyable moisson humaine. Le terrible mal frappait jusqu'aux équipages des navires à l'ancre, devant l'isthme. On vit un jour, douze splendides marins anglais en grand uniforme faire la queue devant la porte du médecin. Ils venaient chercher des billets d'admission à l'hôpital. Tous, au bout de huit jours, avaient rendu le dernier soupir.

Beaucoup de ceux qui s'étaient joyeusement engagés, en France, en Europe, pour venir offrir leurs bras à l'œuvre gigantesque, sentaient leur cœur défaillir en abordant les plages basses, brumeuses et chaudes de l'isthme mortel.

Sur quatre-vingts agents demeurés au travail pendant six mois complets dans l'isthme, vingt succombaient dans cet intervalle. Sur deux cents arrivants, la moitié demandait à être rapatriée en hâte.

Les hommes tombés étaient immédiatement remplacés. Et l'assaut continuait. L'assaut contre cette terre rebelle, contre ces rochers qui résistaient aux dragues les plus puissantes, contre la mort qui rôdait dans l'air et décimait les assaillants.

Vaincue d'un côté, la nature prenait sa revanche de l'autre. L'année 1885 avait commencé par le feu. Elle devait finir dans le désastre des inondations. Une violente tempête s'était abattue sur l'isthme. Plus de vingt bateaux à voile avaient été jetés à la côte. Plus de cinquante agents de la Compagnie périrent sous les flots...

■ ■ ■

Si tant d'épreuves successives, tant de coups répétés n'avaient pas ébranlé la confiance de ceux qui, héroïquement, luttèrent, dans l'isthme, contre les forces du mal, si le 1<sup>er</sup> janvier 1886, les ingénieurs purent annoncer à M. Charles de Lesseps que plus d'un million de mètres cubes avaient été excavés jusqu'à ce jour, les bruits les plus alarmants, les plus pessimistes, n'en coururent pas moins en Europe, comme en Amérique.

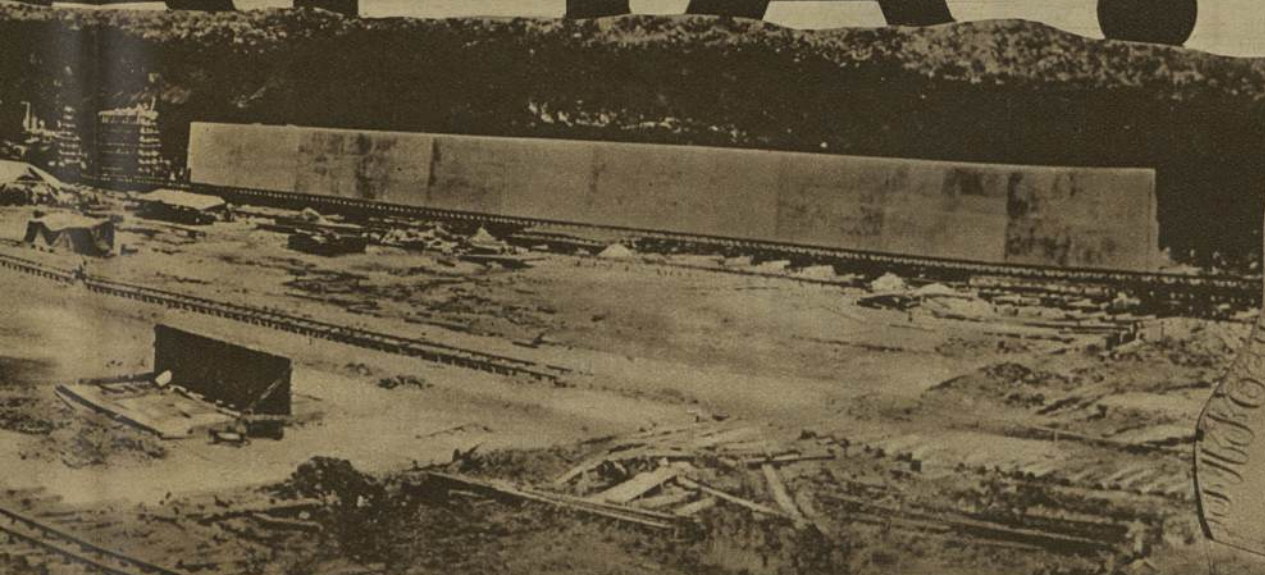
D'ailleurs, l'argent des souscripteurs avait été rapidement englouti. Pour renflouer ses caisses, M. de Lesseps avait demandé l'autorisation d'émettre des obligations à lots. Inquiet, le Gouvernement envoya un Conseiller d'Etat, un juge suprême, M. Rousseau, afin d'être renseigné sur la convenance de cette émission. Tout en rendant hommage aux efforts de la Compagnie, M. Rousseau, très loyalement, exprima ses appréhensions: pouvait-on sérieusement espérer que les travaux seraient réalisés dans les conditions que l'on annonçait au public, en l'invitant à souscrire à l'emprunt? N'était-il pas possible d'y apporter des changements, des simplifications qui hâteraient l'achèvement de l'œuvre?

M. Rousseau ayant ainsi soulagé sa conscience, on attendit la réponse de la Compagnie. Celle-ci qui s'était adjoint depuis peu le concours de M. Eiffel, le constructeur de la Tour, promit tout ce qu'on voulait, et, le 8 juin 1888, l'autorisation de l'émission d'obligations à lots lui était accordée. Il fallait 400 millions pour achever les travaux, et 200 millions pour les intérêts pendant l'achèvement. Grâce à la loi, la Compagnie avait le moyen sûr de se procurer les 600 millions nécessaires pour achever le canal en trois ans et demi.

En trois ans et demi... La croisade de Panama allait-elle être enfin victorieuse?

Hélas! le dernier appel aux souscripteurs fut encore insuffisant, ou plutôt, par suite d'une erreur de tactique financière, dont profitèrent aussitôt les ennemis de Panama, l'élan de la souscription fut coupé brutalement en deux jours. Huit cent mille titres furent souscrits au lieu de deux millions. Et il fallait constituer

# AMMA!



symbole de corruption et de scandale, était entré au Palais-Bourbon.

la caisse pour le tirage des lots ! La catastrophe devenait imminente. Pour la prévenir, le Gouvernement déposa sur le bureau de la Chambre un projet tendant à autoriser la Compagnie de Panama à proroger ses échéances. Le 15 décembre 1888, par 256 voix contre 181, la Chambre repoussa cette proposition.

Désormais, le sort de la Compagnie et les intérêts des souscripteurs étaient livrés à l'aventure. Alors que la grande entreprise eut été peut-être encore sauvée par une décision héroïque, alors que l'aube de l'apothéose pointait déjà à l'horizon, Panama, qui n'était que blessé, allait succomber sous les coups de la plus dramatique des destinées.

Car voici le second drame de cette prodigieuse histoire. Contre la fièvre jaune, contre les cyclones, contre les révoltes incendiaires, l'effort opiniâtre d'une poignée d'hommes avait résisté. La nature, elle-même, commençait à se plier, à se soumettre. Tout cela n'allait pas, sans doute, sans gâchis, sans gaspillage. Mais la victoire était au bout. Une force plus irrésistible, plus invincible que la tempête la plus furieuse, le feu le plus ardent, le mal le plus acharné allait tout emporter et tout détruire : le Scandale.

L'étincelle avait été lancée par un livre de M. Drumont, *La dernière Bataille*, dont la préface porte la date du 9 février 1890. On y pouvait lire des phrases de ce genre :

« Le malheureux marquis de Rays, l'homme qui fit périr une centaine de malheureux en les attirant sur une île inhabitable, n'avait pas commis le dixième des méfaits de M. de Lesseps. Il n'avait pas à se reprocher le quart des mensonges osés par l'ancien Directeur de Panama. Il fut cependant impitoyablement frappé... »

Première étincelle, ou mieux, premier roulement de tonnerre. La foudre devait tomber quelques mois plus tard. Un matin de juin 1891, Paris apprenait que le procureur général Quesnay de Beaurepaire venait d'ouvrir, à la demande d'un groupe d'actionnaires, une enquête judiciaire sur les faits reprochés aux administrateurs de la Compagnie. Le plus directement visé était sans nul doute Ferdinand de Lesseps, le percuteur d'isthmes, le grand Français. Mais avec lui, des hommes d'Etat, des écrivains, des ministres étaient suspectés de trafic d'influence, de mandats, de corruption.

Des couloirs du Palais-Bourbon aux cafés du Boulevard, ce fut un même frémissement, une même stupeur. Devant l'énormité du scandale, le Gouvernement songea, un instant, à étouffer les poursuites. Trop tard. L'opinion réclamait toute la lumière, toute la justice. On annonçait des interpellations.

Qu'allons-nous devenir, disait à Quesnay de Beaurepaire, M. Loubet, président du Conseil d'alors, qu'allons-nous devenir, mon cher procureur général, le Parlement est emballé, la presse déchainée. Que le procès découvre des députés ayant trafiqué de leurs votes (et MM. de Lesseps ne ménageront personne à l'audience), la République sera déconsidérée.

Je ne suis qu'un agent d'exécution, répondait le magistrat. C'est à vous qu'appartient la décision. Je demande des ordres formels...

Cependant, des noms qui n'avaient été jusque-là que chuchotés étaient mis en cause par les journaux. On dénombrait maintenant les suspects de concussion. Deux noms surtout revenaient sans cesse : le baron Jacques de Reinach et Cornélius Herz. Ils avaient été, disait-on, les grands distributeurs de pots-de-vin, les intermédiaires entre la Compagnie de Panama et les parlementaires à vendre, les « tentateurs dorés auprès des consciences défaillantes ».

Quel lien mystérieux avait asservi ce baron israélite à cet étrange Cornélius Herz, français de naissance, américain de nationalité et allemand d'origine ? Quel secret liait la vie du riche banquier à celle de cet énigmatique personnage, cette espèce de Cagliostro qui avait poussé jusqu'au génie l'art de conquérir une souveraine influence sur certains esprits ? Nul ne l'a su. Comment ce Cornélius, lui-même, après tant d'aventures, tant d'avatars à travers le monde, où on le voit successivement médecin, directeur de théâtre, riche, célèbre, puis ruiné, criblé de dettes, réussit-il, à son retour à Paris, à devenir l'ami, le commanditaire de Clemenceau, maître de la politique depuis vingt ans ? Mystère également jamais percé.

Quoi qu'il en soit, quelle arme merveilleuse devaient fournir aux mains des deux compères les dessous scandaleux de Panama ?

Le baron Joseph de Reinach s'était, bien avant la création de la Compagnie, attaché à l'œuvre de Panama. C'est lui qui avait organisé le premier syndicat concessionnaire. Depuis lors, il avait pris part à toutes les émissions et était devenu une sorte d'agent financier permanent de l'entreprise. C'est à ce titre qu'il recevait directement de Lesseps les fonds dits « de publicité ». C'est à ce titre qu'il « subventionnait », au moment des émissions, et en particulier de la grande émission d'obligations à

lots, journalistes, banquiers, hommes politiques, tous ceux qui se montraient prêts à louer ou à éreinter l'opération dans leur milieu, suivant qu'on leur accordait ou qu'on leur refusait la somme exigée... depuis ceux qui acceptaient jusqu'à vingt-cinq francs, jusqu'à l'infamie Cornélius Herz qui, million par million, pompait l'argent de la corruption.

— Ce terrible homme me fera mourir, disait le baron, quand il croisait son terrifiant parasite sur le boulevard.

Il ne croyait pas si bien dire.

Après cette dramatique séance de la Chambre, du 19 novembre, où le président Floquet, le front moite, la main tremblante, s'écria, tandis que son nom, ouvertement, circulait parmi ceux des chéquards :

— J'affirme que dans les circonstances dont on a parlé, non seulement je n'ai exercé aucune pression sur qui que ce soit, non seulement je n'ai rien exigé, mais je n'ai rien demandé, je n'ai rien reçu, je n'ai rien distribué !

Reinach alla trouver Cornélius Herz. Il venait le supplier de ne pas livrer à la publicité la liste des chéquards qu'il lui avait, jadis, imprudemment livrés.

Trop tard, répondit Herz ; il y a quelque temps, je vous ai dit qu'avec six millions, je me chargerais de tout arranger, mais vous avez laissé passer le moment.

Reinach insista encore, promettant les six millions, s'offrant à souscrire tous les engagements.

Trop tard, répéta Hertz. D'ailleurs, Constant sait tout. Tout ce que je pourrais faire serait inutile.

Alors le baron de Reinach, abattu dans sa grasse jaunâtre, ne fut plus qu'un homme à la dérive. On le voit tenter, accompagné de Clemenceau, une suprême démarche chez Constant, ministre de l'Intérieur. Démarche, elle aussi, sans résultat.

Je suis perdu, murmura-t-il en prenant congé de Clemenceau.

Puis il se fit conduire chez son gendre et neveu, Joseph Reinach. Une terrible nouvelle l'y attend. Une lettre du procureur général Quesnay de Beaurepaire est arrivée, qui prévient Joseph Reinach que son beau-père est cité dans l'affaire du Panama, comme complice d'abus de confiance « à raison de l'énorme somme qu'il a appréhendée sur les trente et un millions dissipés ».

Était-il temps encore d'éviter l'irréparable ? Le président du Conseil et le ministre de l'Intérieur firent venir Quesnay de Beaurepaire dans leur cabinet. Le procureur général résista. La suprême pression avait été inutile. Déjà, Paris retentissait des appels des crieurs de journaux :

— Demandez la Cocarde, sa cinquième édition ; la Panama à la Chambre ! Les poursuites pour escroqueries contre Joseph de Reinach !

Epuisé, courbant l'échine, le vieux baron gagna la rue. Où alla-t-il porter sa détresse ? On dit l'avoir vu, vers onze heures, chez deux sœurs qu'il entretenait. Puis sa trace se perdit. On le retrouve, chez lui, à l'aube. Du banquier jouisseur et frivole, il n'y avait plus qu'un corps inerte, sur le tapis de la chambre, un corps que l'angoisse et la honte avaient foudroyé au petit jour, à l'heure glauque des exécutions...

Le soir même, Cornélius Herz quittait Paris et se réfugiait à Londres.

\*\*\*

Telle fut l'une des dernières tragédies de la tragique aventure de Panama. Loin de calmer les esprits, la mort du baron ne fit qu'exalter cette fièvre panamiste qui ne devait s'éteindre que sept années plus tard.

La simultanéité des poursuites et la mort subite de Joseph de Reinach firent croire à un suicide. Le moment était venu de livrer l'assaut politique. Le lundi 21 novembre, l'accusateur, le député Jules Delahaye monta à la tribune :

— Pour émettre des valeurs à lot, il fallait une loi. Un homme intervint qui n'est plus de ce monde depuis hier... Il se fit fort d'obtenir la loi par la toute-puissance de ses relations politiques et par la corruption. Il demanda cinq millions qui lui parurent d'abord suffisants pour acheter les consciences à vendre du Parlement.

— Les noms ! Les noms ! criaient-ils sur les bancs.

— L'enquête vous les donnera... Ce mort récent connaissait jusqu'au chiffre des dettes des députés. Il tarifia chacun selon son importance politique. Il remit à son homme de confiance, un nommé Arton, qui depuis a passé la frontière, un carnet de chèques pour qu'il « fit le nécessaire ».

— Les noms ! Les noms !

— Votez l'enquête...

La commission d'enquête fut votée. Et dès lors, les événements se précipitent.

Le 29 novembre, la Chambre vote, malgré l'opposition du Gouvernement, l'autopsie du baron de Reinach, et renverse le Cabinet. Le 1<sup>er</sup> décembre, la saisie de vingt-six chèques de Panama chez le coulisier Thierree donne une nouvelle impulsion au scandale. Peu de temps



Le canal est tombé entre les mains des Américains... Le matériel français est jeté à la ferraille.



La construction d'une des gigantesques écluses du canal.



Le rêve du vieux de Lesseps est réalisé : Les deux océans sont reliés.

après, la fameuse liste du baron de Reinach est déposée entre les mains de la Commission. Le 16 décembre, tandis qu'une instruction nouvelle est ouverte contre les députés et les sénateurs accusés de s'être laissés corrompre, Charles de Lesseps est envoyé à Mazas. Dès le lendemain, l'administrateur de Panama porte le coup de grâce à Baihaut, ancien ministre des Travaux Publics, en l'accusant d'avoir exigé de lui un million et d'avoir touché 450.000 francs pour présenter aux Chambres le projet d'emprunt de la Compagnie.

Et quelques semaines plus tard, le 10 janvier 1893, devant les magistrats de la première Chambre de la Cour d'appel, de Lesseps répliquait au président qui lui reprochait d'avoir volontairement donné des millions à tous ceux dont il pouvait craindre l'influence.

— Donné volontairement ? Oui, comme l'on donne sa montre au coin d'un bois !

Ferdinand et Charles de Lesseps furent condamnés au maximum de la peine pour escroquerie, soit cinq ans de prison, l'ancien ministre Baihaut à la même peine et à la dégradation civique, Eiffel à deux ans de prison. Tel fut l'essentiel du bilan de cette convulsion sans précédent.

Certes, la morale était vengée... Mais le canal, ce canal dont le vieux de Lesseps avait, presque un demi-siècle avant, rêvé de réunir les deux océans, et auquel tant d'hommes avaient sacrifié leur vie, leur santé, leur destin, était-il trop tard pour l'achever, avant de l'abandonner aux bras, aux machines, aux capitaux américains ?

L'homme propose, l'argent et son cortège de scandales dispose.

Marcel MONTARRON.

# GRANDS PROCÈS

## LA TRAGÉDIE AU PALAIS

EST, pour l'avocat, une minute pathétique que celle du verdict. Lorsque, dans une affaire exceptionnellement grave, la réponse des jurés ne correspond pas aux espoirs dont s'illuminait le défenseur et que le « oui » à toutes les questions est prononcé, bref et tranchant, sans être accompagné par les circonstances atténuantes, qui sont comme une aumône dont le pire criminel n'est pas toujours indigne, alors c'est pour le défenseur, comme un effondrement moral...

Tous les efforts anéantis, il a le sentiment de la vanité de sa tâche et la pitié que les juges n'ont pas eue pour l'homme qu'il défendait, il l'éprouve intensément.

Mais quelle minute fut, pour un défenseur, plus pathétique que celle où M<sup>e</sup> Henri Lot, avocat de Mortelette, un des jeunes assassins du chauffeur de taxi Bourzeix, fut obligé d'annoncer à son client la mort subite de sa mère, trouvée inanimée, au soir de la première audience, à quelques mètres du palais de justice ; le pauvre cœur maternel, littéralement anéanti par les cris de mort dont on percevait l'écho, à travers le Palais, par les conversations des témoins qui, ignorant qu'elle était la mère, ne se gênaient pas pour dire tout haut, dans la salle où ils attendaient leur tour de déposer, que les deux criminels n'éviteraient pas l'échafaud, n'avaient pas résisté à l'effort de cette première audience et quand elle quitta le palais de justice, Mme Mortelette se traîna quelques mètres, jusqu'à l'église... Elle mourut dans la nuit.

Il n'est pas de tragédie qui atteigne à cette grandeur : on apprit la nouvelle à Beauvais, dans le courant de la matinée ; M<sup>e</sup> Lot voulut en informer tout de suite Mortelette ; il ne put le rejoindre que dans la salle des assises. Et se penchant sur le rebord du box, il lui parla...

Alors, Mortelette qui jusqu'ici, tout comme Lamothe, n'avait pas eu la moindre défaillance, s'effondra : des sanglots bruyants, d'abord en explosion, puis, s'atténuant peu à peu, une sorte de gémissement sourd, qui dura jusqu'au soir, jusqu'au verdict... la tête complètement baissée, les épaules seules émergeant du box et secouées par les sanglots...

La mort de sa mère apparut comme un signe du destin, comme le sacrifice de l'innocente qui avait donné sa vie pour épargner celle de son enfant coupable.

Mortelette a été condamné à mort et Lamothe aussi ; mais ce n'est peut-être pas en vain qu'une humble femme aura fourni l'effort douloureux de venir assister au procès de son fils, qu'elle aura apporté le témoignage moral de sa présence ; elle a expiré : la mort d'une innocente est d'un autre prix que l'expiation de deux coupables ; elle satisfait les plus dures exigences de la justice ; une règle de droit enseigne qu'on ne peut payer deux fois ; la mort de Mme Mortelette sera peut-être, aux yeux du chef de l'Etat, l'argument décisif qui entrainera la grâce...

Sept gendarmes ont fait entrer dans le box Mortelette et Lamothe : celui-ci, le plus jeune, dix-sept ans, mais plus costaud que l'autre ; Lamothe, visage à grands traits, boudeur et joflu ; Mortelette, malingre, nez pointu, teint plombé, forte tignasse.

Une attitude décente : il faut le reconnaître : la plupart de ces gamins pervers, qui fournissent un contingent important à la troupe du crime, sont fanfarons, blagueurs, cyniques volontiers, plus que leurs aînés, avertis par l'expérience de l'âge... Lamothe et Mortelette n'ont pas cherché à épater le public, ils ne se sont pas tournés vers le fond de la salle, pour y recueillir un regard d'admiration de la part de la crapule ; ils se sont tenus à leur place, correctement, précis dans leurs réponses et sincères sans chercher, bien au contraire, à se rejeter l'un l'autre une responsabilité dont ils eurent soin de prendre une charge égale. Le fait est trop rare pour n'être pas souligné.

A tel point que le président ayant laissé entendre que Lamothe, bien que plus jeune, mais beaucoup plus solide, avait exercé un ascendant sur Mortelette, celui-ci de protester et de revendiquer toute sa part.

Aucun désaccord, d'ailleurs, entre l'accusation et les accusés : ils ont tout avoué.

Puisque tout ce qui se rapporte au crime lui-même constitue un ensemble net, il faut chercher ailleurs, pour essayer de comprendre le crime : ils n'y sont pas arrivés. d'un trait... Entre leur enfance et la soirée du 12 février 1930 où ils firent le coup, il s'est passé bien des années...

C'étaient des camarades, à l'école primaire de Cambrai : ils y ont laissé un bon souvenir, travailleurs, obtenant leur certificat d'études ; Mortelette avait perdu son père, quand il avait deux ans, sa mère, une femme courageuse mais un peu faible ; les parents de Lamothe, de braves gens, aussi.

Mais au sortir de l'école, tout change : ils n'ont plus de direction morale, et livrés un peu à eux-mêmes, sans subir la discipline nécessaire, de place en place, ils dégringolent... Quelques petits chapardages, d'abord, puis des détournements plus sérieux ; l'un est livreur chez un épicer, l'autre clerc dans une étude... Ils ne restent jamais longtemps chez le même patron ; on se débarrasse d'eux ; ils sont les clients assidus des bars interlopes de Cambrai ; on les fait boire ; leurs quatre sous passent dans des pernod-genèvre, leur consommation préférée...

Ici, un temps d'arrêt : au point de départ, de bons petits écoliers, une famille honnête... Quelques années plus tard, ce sont des vauriens, qui fréquentent les filles et se gorgent d'alcool. Voilà la première excuse des jeunes assassins et la première faute, capitale, à la charge de la société. M<sup>e</sup> Henry Torrès, défenseur de Lamothe, mais qui défendit en même temps Mortelette, qu'assistait l'excellent M<sup>e</sup> Henri Lot, — car les deux défenses étaient solidaires — eut beau jeu de masquer, à cet endroit, la défaillance des pouvoirs publics : c'est dans les louches débits de Cambrai, repaires de l'alcoolisme et de la prostitution qu'il faut chercher le germe du crime ; comment a-t-il été possible que deux gamins y fussent accueillis et que le patron de ces mauvais lieux leur fît boire le poison ? Il y a là quelque chose qui révolte et qui fait penser que juger et condamner Lamothe et Mortelette n'était pas une tâche suffisante et qu'une justice totale exigerait de rechercher d'autres responsabilités, plus anciennes, mais certaines...

Et puis, ils veulent vivre leur vie et leur premier acte d'indépendance, comme la petite fille qui en se cachant de sa mère achète du rouge et de la poudre, consiste à aller chez l'armurier : ils prennent tous deux un revolver... Autre énormité sociale, qui mérite d'être marquée à part, tant elle est scandaleuse.

Pensaient-ils, Lamothe et Mortelette, à ce moment et avec certitude qu'ils commettraient un assassinat ? Pas forcément... Ils ont nié toute préméditation ; on ne peut leur reprocher d'avoir menti ; ils ont toujours été sincères ; qu'on leur fasse crédit et qu'on les croie lorsqu'ils déclarent qu'ils n'ont pas acquis leurs armes pour tuer... Un revolver, « ça fait bien »...

Ils quittent Cambrai pour venir chercher du travail à Paris : ils ont en poches six cents francs ; ils s'arrêtent à Chauny, où l'un d'eux connaît une maison de tolérance. Ils y laissent presque tout leur argent et lorsqu'ils arrivent à Paris, ils sont à peu près sans un sou...

Ils couchent la première nuit à l'hôtel ; le lendemain, ils ont juste de quoi acheter du pain et du chocolat, qu'ils mangent sur un banc ; et le soir, ils n'ont plus rien ; ils passent la nuit au bois de Vincennes. Les voilà donc lâchés dans Paris ; ils ne connaissent personne.

— Vous dites que vous cherchiez du travail ? demande le président. Ce n'est pas vrai... Vous ne cherchiez pas, vous étiez à l'affût du coup.

Ont-ils vraiment essayé de trouver une place ? L'entreprise devait fatalement échouer...

Lamothe se souvient qu'une de ses tantes habite à Drancy ; ils vont à Drancy, ils interrogent un épicer, d'autres commerçants ; ils ne trouvent pas la tante.

Alors, l'un d'eux télégraphie à sa mère pour qu'elle lui envoie un mandat, immédiatement ; il lui téléphone. Le mandat arrive, 60 francs, mais trop tard.

Ils sont déjà partis, dans le taxi de Bourzeix, qu'ils ont pris à la gare du Nord. Il est 9 heures du soir. Direction de Creil, disent-ils à Bourzeix, et à Creil, ils décident de poursuivre sur Compiègne.

Ils roulent dans la nuit ; Bourzeix demande son chemin à deux ou trois reprises ; la dernière personne que le chauffeur interroge est un aiguilleur.

— Attention, — dit l'aiguilleur, — il y a un virage très dur à cinquante mètres, ralentissez... sinon, vous allez vous jeter contre le mur du cimetière...



Mortelette et Lamothe écoutent l'arrêt de mort. Au banc de la défense M<sup>e</sup> Henri Torrès et M<sup>e</sup> Henri Lot.

Lamothe et Mortelette ont entendu ces recommandations ; c'est le moment de tirer ; la voiture va ralentir...

Lamothe tire le premier : le revolver s'est enrayé.

— A toi ! souffle Lamothe à Mortelette et il change de place. Mortelette tire à bout portant, il tue Bourzeix... le taxi pique sur un talus...

Le portefeuille du chauffeur contient 225 francs : c'est tout le butin.

Malgré la magnifique plaidoirie de Torrès et la si émouvante défense de M<sup>e</sup> Henri Lot, ils sont condamnés à mort.

Deux cris dans la salle : un cri, strident, rageur, poussé par l'une des filles de Bourzeix.

Et puis, un autre cri, plus douloureux, étouffé ; la honte d'être entendu... C'était la mère de Lamothe.

Jean MORIÈRES.



## HABILLEZ-VOUS

SUR MESURE AVEC

10

MOIS DE CRÉDIT  
CHEZ UN BON TAILLEUR

WILLIAMS

4, Rue du PONCEAU

juste à la sortie du métro REAUMUR

ouvert de 9h20 à 6h Dimanche matin

Actuellement Semaine - Réclame  
chaque visiteur reçoit un superbe briquet

## CECI INTERESSE

TOUS LES JEUNES GENS ET JEUNES FILLES.

TOUS LES PÈRES ET MÈRES DE FAMILLE.

L'ÉCOLE UNIVERSELLE, la plus importante du monde, vous adressera gratuitement, par retour du courrier, celles de ses brochures qui se rapportent aux études ou carrières qui vous intéressent.

L'enseignement par correspondance de l'École Universelle permet de faire à peu de frais toutes ces études chez soi, sans dérangement et avec le maximum de chances de succès.

Broch. 6.011 : Classes primaires complètes. Certificat d'études, bourses, brevets, C.A.P., professeurs.

Broch. 6.016 : Classes secondaires complètes, bacheliers, licences lettres, sciences, droit.

Broch. 6.018 : Carrières administratives.

Broch. 6.028 : Emplois réservés.

Broch. 6.031 : Toutes les grandes écoles.

Broch. 6.037 : Carrières d'ingénieur, sous-ingénieur, conducteur, dessinateur, contremaître dans les diverses spécialités : électricité, radiotélégraphie, mécanique, automobile, aviation, métallurgie, forge, mines, travaux publics, architecture, topographie, froid, chimie.

Broch. 6.046 : Carrières de l'Agriculture.

Broch. 6.052 : Carrières commerciales administratives, secrétaire, correspondancier, sténodactylo, contentieux, représentant, publiciste, ingénieur commercial, expert-comptable, comptable, teneur de livres, carrières de la Banque, de la Bourse, des Assurances et de l'Industrie hôtelière.

Broch. 6.058 : Anglais, espagnol, italien, allemand, portugais, arabe, espéranto, Tourisme.

Broch. 6.064 : Orthographe, rédaction, versification, calcul, écriture, calligraphie, dessin.

Broch. 6.069 : Musique marchande.

Broch. 6.073 : Solfège, piano, violon, accordéon, flûte, saxophone, harmonie, transposition, fugue, contrepoint, composition, orchestration, professe.

Broch. 6.082 : Arts du dessin : dessin d'illustration, composition décorative, figurines de mode, anatomie artistique, peinture, pastel, fusain, gravure, décoration publicitaire, aquarelle, métiers d'art, professeurs.

Broch. 6.087 : Métiers de la coupe, de la mode et de la couture (petite main, seconde main, première main, couturière, modiste, vendeuse, retoucheuse, représentante, coupeur, coupeuse).

Broch. 6.093 : Journalisme : rédaction, fabrication, administration, secrétariat.

Broch. 6.098 : Cinéma : scénario, décors, dessin de costume, photographie, technique générale.

Envoyez aujourd'hui même à l'École Universelle, 59, bd Exelmans, Paris 16<sup>e</sup>, votre nom, votre adresse et les numéros des brochures que vous désirez. Recevrez plus longuement si vous souhaitez des conseils spéciaux à votre cas. Ils vous seront fournis très complets, à titre gracieux et sans engagement de votre part.

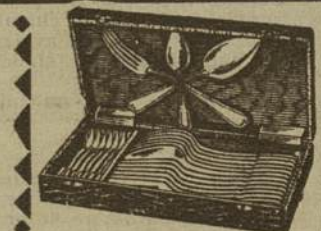
Un vieux remède?... Qui ! Mais toujours le meilleur

ASTHME TOUTES OPPRESSIONS

EMPHYSEME - BRONCHITE CHRONIQUE

Poudre et Cigarettes ESCOUFLAIRE

La Boîte d'essai gratuite : 50, Gr<sup>e</sup> Rue, BAISIEUX (Nord)



## CONCOURS

Ce superbe COFFRET est à vous ! Pour faire rapidement connaître notre marque, nous distribuons **gratuit** et **franco**, sous forme de Concours, **5000** de ces Jolis COFFRETS contenant de beaux COUVERTS argentés. Ces cadeaux seront remis parmi les Lecteurs qui, en remplaçant les traits par des lettres, indiqueront le titre d'une fable L-L-b-u-r-r et s-s E-l-l-n-t. Rien à payer pour participer à notre Concours. Répondez en joignant une enveloppe portant votre adresse au CONCOURS de la MANUFACTURE, Rayon 120, rue Malo-branche, Paris.

## 2.000 PHONOGRAPHES POSTES DE T.S.F. GRATUITS

donnés au choix, à titre de propagande, pour lancer cette grande marque, à toute personne qui répondra exactement à notre question et se conformera à nos conditions.



Quel est ce proverbe ?  
RIEN NE SERT DE...  
IL FAUT... A P...  
Remplir les points par des lettres.

Envoyez d'urgence votre réponse en découpant cette annonce. Joindre une enveloppe timbrée portant votre adresse à la Fabrique de PHONOS et T. S. F. (Service Concours 390)  
38, Rue du Vieux-Pont-de-Sèvres, 38 BILLANCOURT (Seine).

A L'OCCASION DE NOEL ET DU JOUR DE L'AN  
**SUPERBE PRIME**  
FABRIQUE DE PHONOGRAPHES  
DISQUES, MALLETES, ETC...  
**FRANCI-PHONE**  
34, Rue de Chabrol, Paris  
**RIEN D'AVANCE**  
**12 Mois de CRÉDIT**

**VOTRE AVENIR**  
dévoilé par vous-même  
grâce à l'appareil  
**SANDJA-BOARD**  
Répond à toutes les questions.  
Tout ce que vous désirez savoir.  
Une des plus frappantes  
manifestations d'occultisme.  
L'appareil mesure 50 cm X 25 cm.  
Nous l'envoyons par retour colis domicile contre  
remboursement 45 fr. port et douane compris.  
Notice gratuite sur dem. Ecrire : **SANDJA Board**,  
210, rue de la Victoire, Bruxelles Belg. Adr. att. 50.

## SI VOUS NE CRAIGNEZ PAS DE CONNAITRE LA VÉRITÉ LAISSEZ-MOI VOUS LA DIRE

Certains faits de votre existence passée ou future, la situation que vous aurez, d'autres renseignements confidentiels, vous seront révélés par l'astrologie, la science la plus ancienne. Vous connaîtrez votre

avenir, vos amis, vos ennemis, le succès et le bonheur qui vous attendent dans le mariage, les spéculations, les héritages que vous réaliserez.

Laissez-moi vous donner gratuitement ces renseignements qui vous étonneront et qui modifieront complètement votre genre de vie, vous apporteront le succès, le bonheur et la prospérité au lieu du désespoir et de l'insuccès qui vous menacent peut-être en ce moment.

L'interprétation astrologique de votre destinée vous sera donnée en un langage clair et simple et ne comprendra pas moins de deux pages.

Pour cela, envoyez seulement votre date de naissance, avec votre nom et votre adresse, écrits lisiblement de votre propre main, et il vous sera répondu immédiatement. Si vous le voulez, vous pouvez joindre 2 francs en timbres, pour les frais de correspondance. (Ne pas mettre de pièces de monnaie dans les lettres).

Profitez de cette offre qui ne sera peut-être pas renouvelée. S'adresser : **ROXROY**, Dépt 2429 H, Emmastrast, 42, La Haye (Hollande). Affranchir les lettres à 1 fr. 50.

210, rue de la Victoire, Bruxelles Belg. Adr. att. 50.

210, rue de la Victoire, Bruxelles Belg. Adr. att. 50.

**Superstand 442**  
**LE CHAMPION DES POSTES A ÉCRAN EST VENDU COMPLET 126" PAR MOIS**  
Notice franco sur demande  
**Radio Stand**

**PAPIER PEINT**  
LA GRANDE MAISON DU  
18 RUE DU VIEUX-COLOMBIER  
Téléph. Littré 52-42 & 56-51  
dernières nouveautés  
modèles exclusifs  
bon marché  
absolu  
sur simple demande: Album 5 francs

# AU ROYAUME



Après la profanation un agent fut chargé de veiller sur la sépulture de Lantelme, au Père-Lachaise.

## DES VAMPIRES

II (1)

NULLE part, plus que dans le Midi, on ne pousse aussi loin le culte des traditions ancestrales. Mireille a éveillé des échos qui ne sont pas prêts de s'éteindre et, si déjà le mouvement régionaliste existait dans les Flandres, on peut dire que Mistral en a été le promoteur dans les pays de langue d'Oc, si riches de substance et de sève. Fêtes fébriles, cours d'amour se succèdent, évoquant pour quelques heures des scènes d'un passé à jamais aboli.

C'est, je crois bien, au cours d'une de ces assemblées méridionales que j'ai entendu un galant troubadour conter la tragique légende de « la Belle Châtelaine ».

Que mes lecteurs m'excusent si je cède au plaisir de la rappeler, quelques-uns la connaissent peut-être, mais elle montre que les « vampires » ont de tout temps existé.

Sur les bords de la Garonne, il y avait une belle châtelaine dont le seigneur, violent et brutal, était toujours à la guerre ou à la chasse.

Elle n'avait pour se distraire que la lecture des livres de piété, les visites des jongleurs et de quelques troubadours. Elle s'ennuyait beaucoup, lorsque, au milieu des gens d'armes, elle remarqua un jeune page qui la regardait avec admiration. Il lui plut et elle le fit attacher à son service. Le page, quoique fort timide ou peut-être à cause de cela, ne tarda pas à lui inspirer plus que de la sympathie. Il devint son amant.

Bien entendu, le seigneur l'apprit et un jour, surprenant les amoureux au cours d'un dialogue coupable, il les perça de coups de poignard.

On leur fit des funérailles splendides et on déposa leurs corps dans un caveau somptueux. Mais la femme de chambre de la comtesse, — ai-je dit qu'il s'agissait d'une comtesse ? — sachant que les bijoux de sa maîtresse étaient enfermés dans le cercueil, conseilla à son amant de violer la sépulture et de gagner la fortune.

L'homme obéit, mais ne revint pas. On le trouva, le lendemain, mort sur le cadavre qu'il était venu dépouiller, les yeux agrandis par la peur, comme pétrifié par une vision horrible.

Légende...

Mais les cimetières sont peuplés de légendes, et nul n'a jamais pu y passer seul une nuit sans éprouver un frisson sacré. Les morts aiment le silence, et pourtant le promeneur nocturne peut y percevoir des souffles étranges venus de l'au-delà. Des ombres hantent les tombes et si quelquefois, en hiver, vous vous attardez devant la dernière demeure d'un ami qui vous fut cher, ne soyez pas étonné si, au détour d'une allée, il vous semble voir une silhouette blanche. Vous ne vous êtes pas trompé : c'est un mort qui se promène parmi les morts et qui veille, sentinelle attentive, sur les tombeaux.

■ ■ ■

Ce siècle venait à peine de naître, quand le nom de Mlle Lantelme commença à figurer sur les affiches placardées sur les murs de la capitale. Mlle Lantelme évoquait pour le public une jeune femme de 25 ans, pleine de grâce, sans mièvrerie, dans le costume de l'époque : corsage bouffant et jupe longue et ample. Un lourd chignon alourdissait la tête fine et faisait ressembler l'artiste, lorsqu'elle était sur la scène, à quelque Fragonard qui serait sorti de son cadre.

Lantelme, comme la plupart des artistes de l'avant-guerre — cela n'a pas beaucoup changé depuis — menait une vie tout extérieure. Entendez par là que, quittant le plateau, elle paraissait sur une autre scène, devant un public encore plus difficile. Le Tout-Paris n'a jamais pardonné, en effet, à ceux qui se sont imposés à son attention par leur propre mérite, et il a tôt fait de détruire, à la moindre faute, les situations les plus solides.

Lantelme sacrifiait donc à des obligations mondaines. Tous les matins, on la voyait sur son cheval gris pommelé faire une promenade au bois de Boulogne au milieu d'une cour d'admirateurs.

Un jour elle fit la connaissance de Edwards...

Edwards était ce qu'on est convenu d'appeler une figure bien parisienne. Fort connu dans la finance et les milieux politiques, il ne l'était pas moins dans les cercles journalistiques. C'était une puissance que l'on redoutait.

Il ne passait pas pour très tendre. Certains de ses collaborateurs affirmaient qu'il ne leur était guère sympathique. Quoi qu'il en soit, il le fut pour Lantelme, qui trouva en lui non seulement l'appui moral et les conseils dont elle avait besoin pour se conduire dans la vie, mais l'ami sûr à qui elle pouvait confier ses joies et ses peines.

Qu'elle lui confiât ses peines et ses ennuis, nul n'en doutait. Mais connaissait-il toutes ses joies ? On chuchotait qu'il ne le croyait pas lui-même, et que quelquefois emporté par des accès de jalousie il se laissait aller à des gestes regrettables. Personne d'ailleurs n'avait surpris ces gestes et quand on voyait le couple s'installer dans une loge à l'Opéra ou dans un théâtre à la mode, on pouvait penser qu'il représentaient une image assez approchante du bonheur.

(Ci-dessous). Un des derniers et des plus expressifs portraits de Lantelme.



Edwards (à gauche), le capitaine du yacht et Lantelme sur le pont de « L'Aimée ».

En 1910, Edwards et sa maîtresse étaient allés sur le yacht « L'Aimée » faire une croisière sur le Rhin. Le souvenir des vieux bords penchés sur les eaux noires et tumultueuses, les visions historiques qu'évoquait ce fleuve majestueux, tout avait enchanté Lantelme qui ne cachait pas sa ferveur romantique et, le soir, dans son lit, relisait Victor Hugo.

Edwards, charmé par le plaisir qu'avait pris la jeune femme à ce voyage, le lui proposa à nouveau. Cette fois, on invita des amis, une vingtaine, qui acceptèrent de prendre part à la croisière. En plein été 1911, de canal en canal, on remonta vers le Rhin et l'on suivit le fleuve. Tous les soirs, sur le pont, un orchestre jouait les airs à la mode, tandis que les couples dansaient.

Une nuit, le 25 juillet, une nuit lourde chargée d'orage, il sembla aux invités que l'équilibre était rompu entre Edwards et Lantelme. Ce fut une impression qui disparut à peine ressentie. Vers deux heures du matin, le couple s'était retiré vers l'arrière du bateau. Brusquement, un cri déchira l'air, suivi du bruit d'un plongeon. Il y eut un appel rauque, plein de désespoir, un prénom hurlé dans la brise nocturne.

Le cercueil contenant les restes de Lantelme est glissé dans le fourgon.



Un homme enjamba le bastingage et se jeta dans le fleuve.

Les invités accoururent. Ils purent assister aux efforts désespérés d'Edwards pour sauver sa maîtresse.

En vain.

Et le jour même, le rédacteur en chef du « Gaulois » recevait le télégramme suivant : « Lantelme noyée accidentellement. Edwards au désespoir. »

Accidentellement ?

L'enquête ouverte confirma, dit-on, cette hypothèse.

On enterra Lantelme au Père-Lachaise et l'on mit dans son cercueil les bijoux qu'elle aimait.

■ ■ ■

On n'en avait pas fini avec cette affaire. Le 22 décembre 1911, un fossoyeur remarqua que le caveau où reposait l'artiste avait été ouvert. Il prévint le commissaire de police. L'information établit qu'il s'agissait d'un exploit des « vampires ».

Trois hommes, escaladant le mur d'enceinte, avaient d'abord brisé les vitraux de la chapelle. L'un des malfaiteurs s'était blessé à une main au cours de cette opération. Il avait saisi l'autel qui se trouvait à portée, pour en faire un escabeau et s'était introduit à l'intérieur. Les trois complices, à la lueur vacillante d'une bougie, avaient descélé la dalle funéraire et avaient sorti le cercueil.

C'était un cercueil comprenant trois enveloppes : de chêne, de plomb et de peuplier. À l'aide de ciseaux à froid et d'un vilebrequin, ils découpèrent une plaque longue de vingt centimètres à hauteur de la poitrine. Pour se préserver de l'odeur, ils avaient imbibé d'éther des tampons d'ouate. La bougie penchée sur l'ouverture pratiquée, ils introduisirent les mains dans le magma noirâtre et gluant qu'ils apercevaient. Ils cherchèrent les bijoux, mais ne les trouvèrent point. Fort heureusement le sachet avait glissé sous les reins de la morte.

■ ■ ■

Il était écrit que cette pauvre Lantelme subirait toujours le supplice de l'eau. Au moment où les policiers visitaient les lieux pour essayer de relever des empreintes, l'un d'eux alluma une cigarette et jeta l'allumette dans la fosse. Les tampons d'éther s'enflammèrent et mirent le feu aux débris du cercueil, menaçant de carboniser le corps. On dut jeter des seaux d'eau pour éteindre ce commencement d'incendie.

La police put suivre les malfaiteurs à la piste.

Les détrousseurs de morts avaient escaladé d'abord le mur d'enceinte, puis ils s'étaient rendus à la borne-fontaine, rue des Pyrénées, où ils avaient pu se soigner et faire leur toilette. C'est tout ce que l'on sut jamais. Les vampires du Père-Lachaise restèrent toujours inconnus.

Mais la pauvre Lantelme n'en avait pas fini avec eux. En 1916, au cours de la guerre, les détrousseurs de cimetières lui rendirent une nouvelle visite qui, comme la précédente, resta sans succès.

■ ■ ■

S'il est des attentats qui soulèvent la réprobation de l'opinion publique, ce sont ceux qui sont commis contre les cadavres. Le repos des morts est, en effet, sacré. Et, d'ailleurs, les malfaiteurs s'en rendent bien compte. Le silence du cimetière, l'horrible besogne qu'ils accomplissent, leur inspirent, presque toujours, une frayeur qu'ils ne peuvent surmonter.

« Mourir, dormir », ces deux mots prononcés par un personnage shakespearien, devraient être inscrits sur la pierre de tous les tombeaux.

Peut-être les vampires hésiteraient-ils alors à venir troubler les morts.

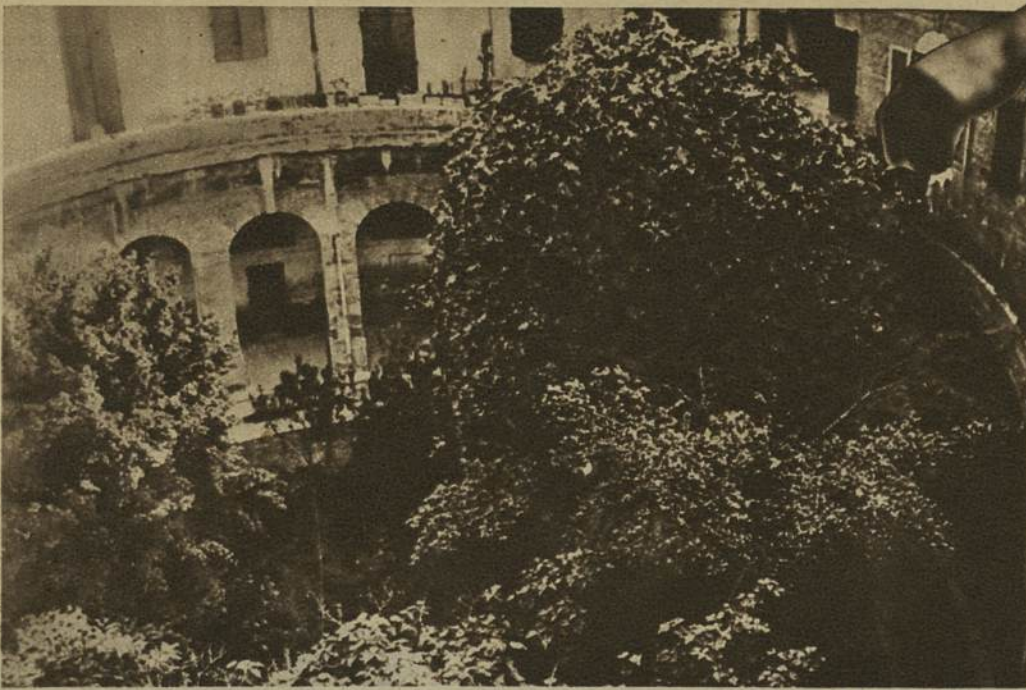
M. LECOQ.



Par une succession de courettes et de corridors nus...



Le numéro 3 : Madeleine Mancini.



...Sur la petite terrasse circulaire d'où je dominais le jardin aux beaux arbres.

## XI (1)

### A Montpellier (suite)

PRÈS la visite des dortoirs, constitués comme ceux d'Haguenau par une série d'étroites cages grillagées, nous nous retrouvâmes dans le cloître d'où nous gagnâmes l'autre partie de la prison réservée à l'infirmerie, à la lingerie, à la buanderie, aux cuisines. Des femmes s'y trouvaient : on m'apprit les motifs de leur condamnation. Celle-ci avait tué et jeté au fond du canal, à Marseille, l'enfant qu'avait de mourir le père avait reconnu et légalement institué son héritier. Celle-là s'était débarrassée, jadis, à coups de marteau, d'un mari alcoolique. Cette troisième, une mégère, avait durant des mois séquestré, dans une cave, sa fillette qui y était morte de froid, de privations. Une quatrième, presque gâteuse, avait assassiné sa mère. Et ainsi de suite. D'un monstre à l'autre. D'un crime à l'autre. J'éprouvais une sorte de honte, d'accablement ; je considérais ces malheureuses dont la plupart conservaient sur le visage des traces de bestialité, je les regardais exécuter leurs travaux en silence, et n'osais rien leur dire. Elles portaient du bois, de lourds ballots de toile, des caisses, des piles de linge, des vêtements, lavaient par terre, et le claquement de leurs sabots résonnait

(1) Voir "Défense" depuis le n° 102.

# PRISONS D

sur les dalles. Tous les services intérieurs de la prison étaient assurés par ces femmes. Elles pétrissaient, cuisaient le pain, balayaient, vidaient les ordures et, sans arrêter une minute, se dépensaient en une infinité de soins et de corvées.

A la cuisine, une vieille paysanne, ridée, fruste, mais naïve comme un enfant, fut autorisée à laisser son ouvrage pour me parler.

— J'ons point fait de mal, débita-t-elle tout de go. A personne. Sauf que j'étais mariée et placée chez notre maître et qu' mon mari m' battait. A la fin j'ons quitté notre maître pour revenir chez nous. Mais on jasait, cause à un mien cousin qui m' courtisait. Oui-da.

— Ce cousin était votre amant ?

Elle hocha la tête et poursuivit :

— V'là l' malheur. Tout l' monde créait qu' j'avons fauté. Et c' n'est point vrai ! J'ons point fauté. Jamais d' ma vie. Seulement il m' courtisait et m' père m'a dit comme ça : « Faut que tu r'tournes en place près d' ton mari. J' peux plus t' garder. » J'ons r'tourné en place, mais mon cousin est v'nu chercher des torts à mon mari et not' maître m' conseillait de r'partir chez nous : « Ma p'tite, qu'il m'expliquait n'arriv'ra rien d' bon ici pour toi. Va y avoir n' accident. » Comprenez-vous ?

— Quel accident ?

— M' mari a tué l' cousin.

— Et elle a pris trente ans, dit Mme Chef.

— Trente ans, murmura la vieille femme.

Pourquoi ? J'ons point fait d' mal à personne...

— Mais vous allez avoir fini, repartit le sous-directeur...

— Oui...

— Vous serez libre.

— Ben, grommela la paysanne. Où c'est qu' j'irons maint'nant ?

— Condamnée comme complice, mentionna le fonctionnaire.

— Et elle ne l'était pas ?

— Quoi ?

— Rien, affirma Mme Chef qui, saisissant par un bras la vieille, lui dit : Allez à votre travail et soyez raisonnable. Je reviendrai vous voir.

Je me sentis ému.

« Ce qu'on appelle complicité — pensais-je — consisterait donc à ne pas trahir son mari, à ne pas le livrer à la justice ? Est-ce possible ! Et trente ans de prison... pour cela... toute une vie... pour avoir eu pitié d'un homme qu'on n'aime pas, qu'on n'a nullement poussé au meurtre ! »

— Qu'avez-vous fait ?

— Elle émettait de faux mandats que son mari touchait, m'expliqua Mme Chef. Est-ce vrai ?

— C'est vrai.

— Et votre mari ?

— Il vient de terminer sa peine, il m'attend.

— Comment cela ?

— Nous avons un enfant ; en sortant de prison, il l'a repris et travaille pour l'élever. Chaque dimanche, tous deux me demandent au parloir. Ils habitent Montpellier. C'est une consolation pour moi... un réconfort...

— Voilà, dis-je au sous-directeur, une remarque intéressante. Tous les hommes ne sont pas des monstres.

— Le mien, non, reconnut la jeune femme.

Nous nous entendons.

Le sous-directeur eut un rire malicieux :

— Avec quelques disputes.

— Eh ! oui.

— Je lis vos lettres, vous le savez, poursuivait-il, comme je lis toutes les autres. Le règlement l'exige. Dans la dernière, si je ne me trompe, vous traitiez votre mari d'imbécile, d'égoïste...

— C'est d'être ici, répondit-elle vivement. Il y a des jours, les nerfs l'emportent, mais mon mari n'y fait pas attention. Il sait comme on s'aigrit, entre quatre murs. Il en sort.

A la buanderie, une vingtaine de femmes vauquaient à leurs occupations. Je comptais, l'atmosphère aidant, surprendre chez elles plus de mouvement, de couleur qu'ailleurs, mais aucune ne parlait. Les grandes claques des battoirs dont on frappe le linge n'élevaient ici qu'un bruit mat, sans écho. Et ces femmes pressées, autour des cuves, accomplissaient leur tâche d'un air morne, lointain, farouche.

— Leca, me dit Mme Chef,

à voix basse, est la troisième

en face. Nous l'appelle-

rons tout à l'heure.

Vous l'entendrez.

— La croyez-

vous cou-

pable ?

— Non, répliqua mon interlocutrice. J'en suis sûre. J'en mettrais les deux mains au feu.

Par une succession de couloirs, de courettes et de corridors nus, nous arrivâmes alors dans un jardin planté d'acacias, de palmiers et entouré d'un petit bâtiment en fer à cheval de l'aspect le plus avenant. Ce bâtiment possédait une terrasse desservie par un double escalier. Des fleurs, œillets et géraniums, garnissaient les fenêtres. Il y en avait partout, dans des pots, dans de vieux seaux à confitures et le soleil faisait s'épanouir les couleurs, les parfums. C'était exquis. Au centre, comme dans un square, un réverbère dressait sa silhouette saugrenue.

— L'infirmerie, dit le sous-directeur qui, s'amusant de ma surprise, désigna les fenêtres fleuries. Montez. Nous vous suivons.

■ ■ ■

Je fus déconcerté. Le souvenir que je gardais d'Haguenau, de sa grande salle lugubre où les malades tournaient entre les grilles, vers les nuages, des regards ennuyés, me faisait opposer au charme coloré de ce décor paisible, toute la détresse tragique et la désolation de l'Est. Je me rappelais dans leurs lits ces infirmes qui n'avaient point, comme celles que j'allais rencontrer, la douce consolation du soleil et des fleurs. C'était — pourtant — là-bas comme ici, des prisonnières et qu'une telle différence existât, pour les mêmes châtiments, entre ces créatures, m'emplit de réflexions. Je pensais également à Rennes où j'avais vu, prostrée dans sa sombre attitude, Héra Mirtel et le contraste s'accroissait.

« Que toute idée de justice est donc précaire, me dis-je. Et comment nier la chance à quoi tant d'êtres ne veulent point croire ?

Nous avons beau peser chaque faute, déterminer son châtimement, il suffit de trois pots d'œillets et d'un carré de ciel bleu pour détruire aussitôt l'équilibre et rendre dérisoires les plus graves décisions. »

— Entrez ! m'invita Mme Chef.

Un poêle rouge, les fenêtres



# LES FEMMES

ouvertes, des femmes dans des draps propres, un chat jaune endormi sur la table m'imposèrent dès le seuil la vision tranquille et familière d'une maison de retraite plutôt que d'une prison. Quelques malades lisaient, cousaient. D'autres étaient étendues immobiles, sur leur couche. Enfin, deux ou trois vieilles assises près du poêle, radotaient à voix basse, fatotées, ratatinées.

— Eh bien ? fit le sous-directeur.  
Personne ne répondit.  
Allongée sur son lit, le front pur, dégagé, l'œil fiévreux, une femme au teint hâlé, regardait fixement devant elle : on ne me la nomma point, mais elle m'étonna par son calme, sa dignité. Nous passâmes sans qu'elle prêtât la moindre attention. Un peu plus loin, appuyée contre son oreiller et toute à sa correspondance, Arnaud, classait avec soin des papiers. Elle avait une tablette, un stylo à portée de la main et notait quelquefois au revers d'une enveloppe un chiffre, une date.

— Elle s'occupe de ses loyers, dit le sous-directeur. Sa mère est trop âgée pour le faire : elle la remplace.

— Quoi, quels loyers ?  
— Ceux d'un immeuble qui lui reste. Considérez : une femme d'ordre.

Arnaud, très souriante, écoutait. Je l'aurais crue moins résignée. C'était l'épouse d'un professeur de Louis-le-Grand qu'elle avait abattu d'un coup de revolver.

Condamnée en décembre 1928 par la Cour d'Assises de la Seine, à cinq ans de prison, pour coups mortels, Arnaud avait toujours été en traitement à l'infirmerie où elle souffrait de coxalgie.

Son dossier ne contenait aucun renseignement. On en avait réclamé en haut-lieu la notice individuelle et, cependant, si son état de santé ne s'y était point opposé, elle aurait dû subir plusieurs punitions pour infractions au règlement.

J'appris en outre, à bonne source, que profondément égoïste, paresseuse et cupide, cette détenue ne semblait nullement digne d'intérêt.

— Pense-t-elle, demandai-je, obtenir une réduction de peine ?

— Cela peut se produire, répondit Mme Chef.

Et, M. Roux, évasivement :  
— L'espoir fait vivre.

Dans d'autres lits, sous leurs numéros respectifs, d'autres malades enhardies par le ton de notre conversation, nous suivaient des yeux comme si nous eussions dû nous arrêter et nous intéresser à chacune d'elles, mais mon compagnon s'y refusa. Sauf en ce qui concerne Arnaud, à qui je n'avais pas adressé la parole, il ne m'apprit rien des douze ou quinze patientes qui se trouvaient là. Tout au plus, au passage, un nom qui ne me révélait pas grand-chose ou un mot d'encouragement à l'une ou l'autre qui répondait alors :

— Oh ! oui, monsieur le sous-directeur... ça ne va pas plus mal, monsieur le sous-directeur. Merci.

L'infirmerie nous escortait.  
— Ma foi, signala-t-elle, toutes se montrent bien raisonnables. Elles se laissent soigner gentiment. A part qu'elles sont un peu bavardes, on ne peut rien leur reprocher.

— Comment, bavardes ? interrogea le fonctionnaire, en fronçant les sourcils.

— C'est pour dire, répliqua l'infirmerie. Mais je ne les laisse pas parler. Il n'y a que les vieilles qui se racontent toutes seules des histoires et le numéro 3.

Je me retournai.

— Bon, grogna le sous-directeur. On ne vous demande rien.

— Je les secoue. Je les rappelle à l'ordre.  
— Et que dit le numéro 3 ? fis-je, sans savoir encore de qui il s'agissait.

— Oh ! monsieur, c'est seulement lorsque la fièvre lui monte, m'expliqua l'infirmerie. Alors, elle ne sait plus. Elle s'agite. Elle jure qu'elle est innocente.

Madame Chef m'entraîna.

— Mais qui est-ce ? m'informai-je, regardant la malheureuse dont l'expression m'avait tout à l'heure étonné. Elle ne ressemble pas aux autres.

L'infirmerie ne parut pas entendre. Le sous-directeur que ma question prenait au dépourvu toussa, fit la grimace et déjà je me résignais à ne point connaître le nom de la malade, quand Mme Chef me dit, tout bas, d'une voix sourde, altérée :

— Mancini.

Il était trop tard pour revenir. Sur la petite terrasse circulaire d'où je dominais le jardin aux beaux arbres, des lauriers-roses en caisse, des plantes grasses ou grimpantes, égayaient les vieilles pierres d'une arabesque touffue. Des oiseaux pépiaient, voletaient de branche en branche. Il faisait doux. Au-dessus des murs recuits et fauves de la prison, le ciel très pur s'étendait comme un appel vers des pays de joie, d'ivresse et leurs mirages dorés. Plus je contemplais ce spectacle, plus j'éprouvais de stupeur, de saisissement. Est-ce que les prisonnières qui, parfois, levaient les yeux, ne ressentaient point le trouble dont je me défendais ? Est-ce qu'elles n'en souffraient pas avec plus de violence et de désolation ? Pour celles dont l'existence se traînait monotone, jour par jour, heure par heure, dans l'attente d'une grâce qu'elles n'obtiendraient sans doute jamais, ce ciel profond, trop bleu, d'un azur obsédant n'ajoutait-il pas à leurs maux une plus secrète, une plus cruelle blessure ? Tout est motif à désespoir pour les prisonniers. Tout leur rappelle la liberté et c'est à force d'abrutissement et de servage qu'à la longue, ils finissent par en perdre la notion.

— Entre nous, déclara le sous-directeur, elles ne sont pas à plaindre.

Je demandai :

— Non, vous croyez ?

Il répondit :

— Je l'affirme.

Puis me guidant, paternelle, vers la cuisine de l'infirmerie, qui donne aussi sur la terrasse, il consulta le menu affiché.

— Soupe et légumes, ce soir, dit-il. La soupe est excellente. Goûtez-la !

Je n'en eus pas le cœur.

— Et le pain ? reprit-il. Voyez ce pain : levé, pétri, saisi à point. Il vous mettrait en appétit.

— Oui, monsieur le sous-directeur, approuva l'une des deux femmes de la cuisine. C'est du bon pain.

— Bien des gens ne mangent pas le même.

Je faillis répliquer qu'il s'agissait bien de cela pour moi, en ce moment, et il devina ma pensée, car il jeta la boule qu'il avait entamée et me mena dans une nouvelle salle meublée de chaises, d'une table, d'un comptoir, de balances, de bœaux étagés derrière une vitrine et annonça :

— La pharmacie !

J'en accomplis le tour distraitemment.

— Ici, poursuivit le sous-directeur, en m'indi-



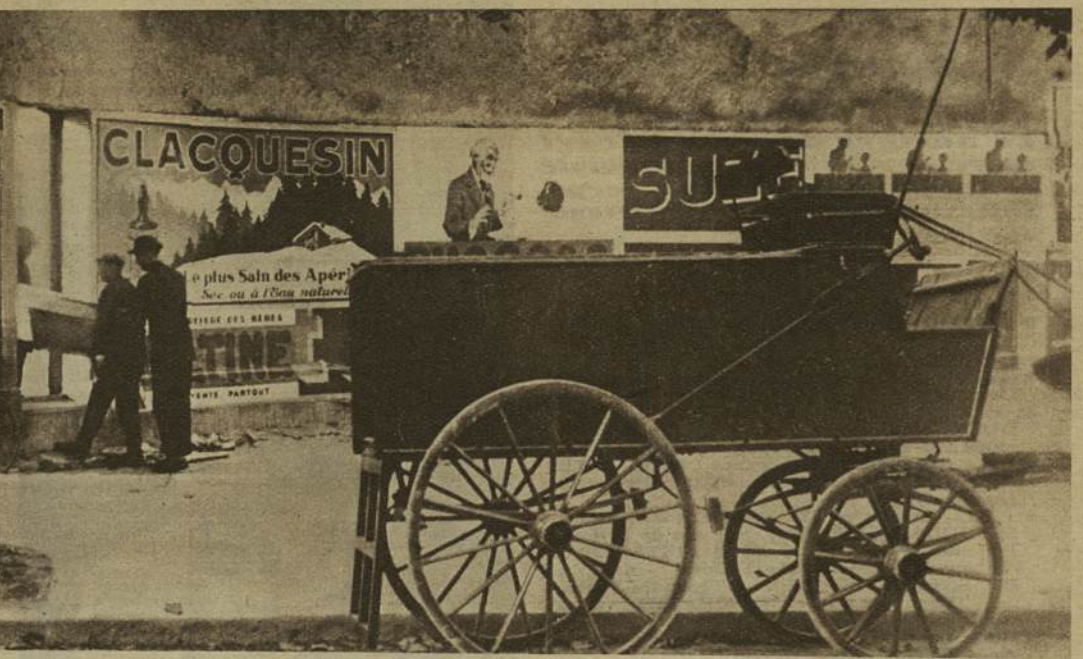
A la buanderie, une vingtaine de femmes...



Tous les services étaient assurés par des femmes.



Elles portaient de lourds ballots de toiles, et le claquement de leurs sabots résonnait sur les dalles.  
(Ph. H. Manuel).



La prison n'entrebâillait la lugubre porte des morts que pour la sortie entre quatre planches.

quant une petite pièce aux murs ripolinés, nous les traitions... prises de sang, piqûres.

Mais je n'écoutais plus. Par la porte-fenêtre ouverte sur la terrasse, j'apercevais toujours le ciel dont l'éclatante splendeur m'assombrissait. Et une tristesse bizarre, déraisonnable, se frayait un chemin au plus profond de moi, à petits coups, à lentes poussées. Réduites, soumises, vaincues, les femmes que je voyais circuler en bas dans le jardin, pouvaient ne plus avoir rien qui nous rapprochât : leur présence m'emplissait pourtant d'un malaise aigu. De quelque crime qu'elles eussent à répondre, je me sentais entraîné vers elles comme vers des créatures que la fatalité avait deux fois frappées : la première, en les choisissant pour instrument de l'acte qu'elles expiaient ; la seconde, en les dépouillant, entre ces murs, de l'apparence même de la vie. Car elles ne vivaient pas. Elles étaient pareilles à des ombres qu'une sorte d'automatisme manœuvrait et chassait lamentablement d'une corvée à l'autre, à l'abîme, au néant. Celles qui conservaient encore au fond des yeux une lueur d'espoir, n'étaient pas au bout de leurs peines.

« Si endurcies qu'elles soient, et farouchement entêtées à durer, une heure sonnera — pensai-je — où elles n'auront plus rien d'humain et où le prix d'un châiment qu'on a cru juste apparaîtra comme monstrueux. »

La femme d'Haguenau que j'avais visitée dans sa cellule ne fournissait-elle pas la preuve

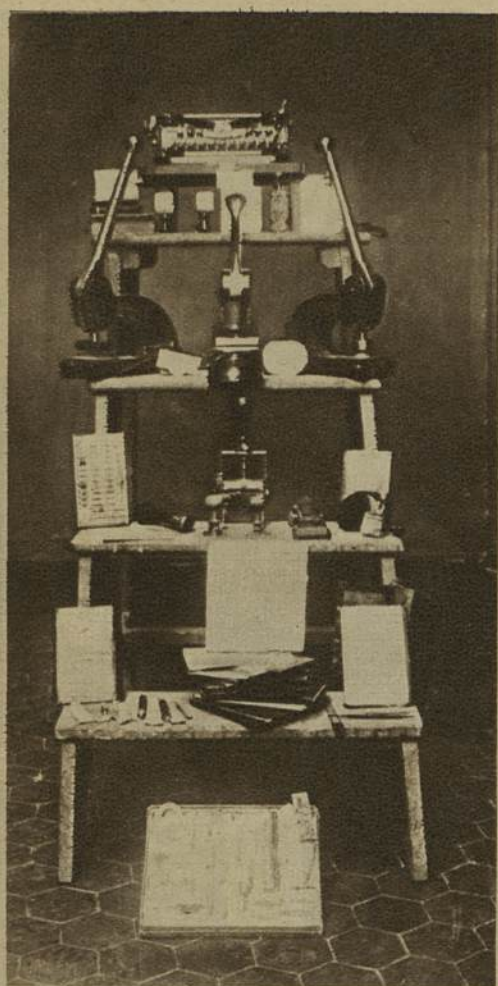
de cette disproportion entre toute faute et sa répression ? J'avais vainement tenté d'obtenir sa grâce. Bien que la condamnée eût soixante-dix-huit ans, on la lui refusait. Ses fils pourtant auraient repris la malheureuse : ils étaient prêts à lui donner asile ; ils l'assistaient, lui envoyaient, sur leur modeste paye de cheminots, un mandat, tous les mois, pour l'aider à finir sa vie moins durement et lui permettre quelques douceurs, un peu de café en cantine, un peu de sucre, de chocolat... Ils savaient que leur mère ne s'était laissée aller au crime qu'après avoir longtemps subi, sans se plaindre, les brutalités, les violences d'un ivrogne et ils avaient pardonné. Mais la prison gardait sa proie. Elle accomplissait féroce son œuvre de protection sociale, de destruction humaine et jusqu'à la suprême minute, étouffant sous ses voûtes épaisses, larmes, sanglots, regrets, appels et désespoir, n'entrebâillait la lugubre porte des morts que pour faire sortir, entre quatre planches, la dépouille pitoyable de celles qui, depuis des années déjà, n'avaient plus de vivant que l'apparence tremblante, chétive et dérisoire de petites vieilles sans souvenirs, aux airs traqués.

(A suivre.)

Francis CARCO.

Copyright by " Détective " 1930.

# FAUSSAIRES



Outillage saisi dans la valise d'un fabricant de fausses pièces d'identité.

## LE 13<sup>e</sup> JURÉ

### Résultats du Concours N° 13

(Meurtrier de sa fiancée)

**Le verdict de la majorité s'établit comme suit :**

**Pascal Canteloube est condamné aux travaux forcés à temps**

**La liste-type s'établit comme suit :**

- 1° Travaux forcés à temps
- 2° Travaux forcés à perpétuité
- 3° La mort
- 4° Acquittement

**Le nombre de voix d'écart entre le verdict de la majorité et les travaux forcés à perpétuité (verdict venant en second) a été de**

**467**

### LISTE DES GAGNANTS

- 1<sup>er</sup> Prix (50 points) : 500 francs : M. VINOT (Louis), officier retraité, 19, rue Bellegarde, Oran.
- 2<sup>e</sup> Prix (45 points) : 400 francs : M. GUARDUCCI (Emile), Maison Tonda, Place Raphaël, St-Henri-Marseille.
- 3<sup>e</sup> Prix (40 points) : 300 francs : M. R. FREISIGNIER, 31, rue Gambetta, Decazeville (Aveyron).
- 4<sup>e</sup> Prix ex-aequo (35 points) : 200 francs : M. DUCASSE (Lucien), 82, rue de la Folie-Regnault, Paris (XI<sup>e</sup>). — M. A. METZGER, 55, Faubourg St-Dizier, Delle (Belfort). — Mme VAN STEENBRUGGE, 135, rue Théodore-Verhaeren (Bruxelles). — M. CHATET (Jean), maréchal des logis chef, Dépôt de la Remonte, Blida (Algérie). — M. ROUX (Louis), avenue de la Gare, Gaillon (Eure).
- 5<sup>e</sup> et 10<sup>e</sup> prix (25 points) : 50 francs : M. DE VOS (Julien), 91, Chaussée de Thourout, Ostende (Belgique). — M. JACQUET (Fernand), 11, rue Mathieu, St-Ouen.
- 11<sup>e</sup> au 25<sup>e</sup> Prix (20 points) : 50 francs : Mme Aubugeault, 35, rue de Varsovie, Bobigny. — René Guichon, 16, rue Boutelle, Lyon. — Bourgeois (R.), 4, place de Bretagne, Rennes. — Mme Larmandière, 150, avenue de Paris, Vincennes. — Mme Gyrs, 25, Grande-Rue, Arpajon. — M. Pignard (Georges), Im. d'Harcourt, rue de la République, Rabat. — M. Ongena, 65, rue Pycke, Anvers. — M. Denat (Henry), Bouxières-aux-Dames (M.-et-M.). — M. Vellay, Grande-Rue, Houdain (Pas-de-Calais). — M. Maes (Cyrille), 5, rue Fabry, Woluwe (Belgique). — M. Biardot-Courtois, 1, avenue Anatole-France, Choisy-le-Roi. — M. Bourquet (Jacques), 77, rue Boissière, Paris. — M. Sauquet, 16, rue des Trois-Sonnettes, Le Mans. — M. Marion, 14, rue des Marins, Châteauroux. — Mme Fest (Th.), boul. Massicault, Radès, Banlieue de Tunis.
- 26<sup>e</sup> au 35<sup>e</sup> Prix (10 points) : 50 francs : Mme Gorse, 41, rue Villéduie, Paris. — M. Lecomte (F.), 93, rue Sulave, Guéguie, Liège. — M. Bonifay (Paul), 11, boul. Jean-Jaurès, Aubagne. — M. Borrelly (Albert), 21, rue Port-Saïd, Marseille (B.-du-R.). — Mlle Bourjon (Germaine), 23, rue Vieille-Monnaie, Lyon. — M. Pradou (A.), 116, avenue de la Capelette, Marseille. — Mme Baroni, 39, rue des Mascottes, Blanc-Mesnil (S.-et-O.). — M. Causse (Georges), 36, rue Scheffer, Paris. — M. Rouvières (Jacques), 24, rue de la Campagne, Nîmes. — M. Le Jeak (Yves), gendarme, Oran. — M. Varchon (Maurice), 6, rue de l'Observance, Bordeaux.

## JEUDI PROCHAIN

### Liste des lauréats du Concours Général

(1<sup>er</sup> prix : 10.000 francs en espèces)

Marc Bigot était Breton. Il était venu à Paris, à la suite de circonstances inconnues et était entré comme photographe au service d'un journal quotidien.

C'était un excellent garçon, un peu simple d'esprit. Quelquefois lorsque la fenêtre de l'atelier était ouverte, il rêvait, les yeux perdus dans la vague.

— A quoi penses-tu Marc ? questionnaient ses camarades d'atelier.

Et Marc répondait plein d'une conviction contenue :

— Je sais qu'un jour, je serai riche. Mais quand ? Attendra-t-on que je devienne vieux ?

Cette étrange mystique était devenue pour les amis de Bigot un sujet de raillerie :

— Eh ! Marc, est-ce aujourd'hui que tu vas gagner le million ?

Le Breton pinçait les lèvres, mais ne répondait pas. Un jour cependant il releva la tête, l'air brusquement décidé :

— C'est aujourd'hui.

On se mit à rire. Marc, en avait de bien bonnes ! Mais les rieurs se turent, lorsqu'ils virent Bigot poser son tablier, ramasser ses outils et passer à la caisse. Qu'est-ce que cela signifiait ?

Il reviendra demain, dit quelqu'un. Il a voulu faire une blague.

Mais le lendemain passa et d'autres jours. On ne parla plus de Bigot.

A quelque temps de là, la direction de la Banque de France fut prévenue qu'une certaine quantité de faux bons de la Défense Nationale de 10.000 francs avait été négociée à Casablanca et dans d'autres villes du littoral méditerranéen.

Le faussaire avait présenté une carte d'iden-

tité dont on possédait le relevé, ce qui devait, semble-t-il, rendre les recherches plus faciles. Il s'agissait d'un sieur X... que l'on ne put retrouver.

L'affaire n'avancait pas. Une banque fit parvenir au service de la Sûreté la carte d'identité que par hasard elle avait retenue.

L'inspecteur Royères examina cette carte et n'eut aucune peine à constater qu'elle avait été maquillée. Le numéro matricule seul n'avait pas été modifié. Dès lors, si l'identité donnée était fausse, on pouvait cependant retrouver facilement la bonne.

Les registres de la Préfecture consultés montrèrent que le titulaire de la carte était un sieur Marc Bigot, photographe.

Le domicile était indiqué. On y alla. Bigot était parti sans laisser d'adresse.

On courut au journal où il travaillait. Ses camarades racontèrent ce qui s'était passé.

La conviction des policiers fut faite. Bigot était le faussaire. Mais où se cachait-il ?

Novembre approchait.

L'inspecteur Royères et le commissaire chargé de l'enquête travaillaient dans le même bureau.

De temps en temps le commissaire s'interrompait et fixant son collaborateur qui, comme lui, pensait à Bigot, murmurait :

— Il est Breton...

Royères, penché par la fenêtre, admirait l'automne roussâtre et regardait les feuilles mortes tomber. Il répondait :

— Le jour des Morts approche...

— ... Il est Breton...

— Voici le jour des Morts...

Ce leit-motiv revenait sans cesse. Un jour, le commissaire questionna, fausement indifférent :

— Où donc était né Bigot ?

— A Douarnenez.

Les deux hommes s'étaient compris :

— Nous partons demain, dit le commissaire.

On arrêta Bigot à la sortie du cimetière. Pris, il ne fit aucune difficulté pour avouer, mais il voulut savoir comment on avait pu l'appréhender. On lui expliqua.

— Quel beau métier que le vôtre ! dit-il admirativement aux policiers. Voulez-vous de moi, quand je « sortirai » ?

On dut lui répondre : Non.

Alors, avant de disparaître derrière la porte de la prison qui allait se refermer sur lui, il serra la main de l'inspecteur Royères :

— C'est dommage, dit-il, j'aurais aimé le métier.



Les faux-monnayeurs Raineri (ci-dessus) et Donadio (ci-dessous), récemment condamnés.



Faux bons, faux billets, fausses traites. L'activité des faussaires s'étend à toutes les branches de l'activité humaine. Il n'est pas un signe conventionnel représentant la valeur du travail où facilitant les échanges, qui ne puisse subir des altérations. Il n'est pas une signature dont l'imitation ne soit possible.

On sait qu'au lendemain de l'armistice, l'Allemagne fut plongée dans un formidable chaos. On se battait dans la rue. Tous les ferment de révolte avaient trouvé un bouillon de culture favorable. Le sang coulait dans les usines. Sous la pression des industriels, le gouvernement allemand avait demandé aux alliés l'autorisation de garder 100.000 hommes sous les armes.

100.000 hommes ! Le premier noyau de la Reichswehr, que le ministre Noske lança sans hésiter dans les luttes civiles et qui lui permit en quelques semaines de rétablir l'ordre et de faire reculer le bolchevisme.

En ce temps-là vivait près de Munich un modeste savetier, Karl Voëgt, à peine âgé de 18 ans, et qui menait une vie très régulière. Il couchait chez son patron, descendait à l'atelier vers 8 heures du matin, déjeunait et ne sortait que le soir vers 9 heures pour aller retrouver ses camarades, avec lesquels il vidait quelques chopes et jouait aux quilles.

Un jour, Voëgt disparut. Les journaux devaient quelques semaines plus tard donner de ses nouvelles.

Ce savetier trop réservé cachait de vastes desseins. Il pensa que le moment était venu de faire fortune.

Il commença pour cela à faire peau neuve.

Il s'appela toujours Karl Voëgt, mais il y ajouta le titre assez cocasse de Von Koëpi. Et, comme il connaissait bien les hôteliers allemands — qui ressemblent beaucoup aux hôteliers français — il descendit dans un des meilleurs hôtels de Berlin où il avait retenu la meilleure chambre.

Il n'avait pas un sou pour payer.

Mais il s'habilla en major et quand on lui présenta la note, sa morgue mit en fuite le gérant audacieux.

Après quoi, il sortit.

Il alla directement au Ministère des Finances.

Il demanda un bon de paiement et partit en disant à l'employé :

— Je reviens tout à l'heure.

Comme il était midi, on attendait impatient-

ment son retour. Vers midi 30, le major reparut. Le bon de paiement était signé du Ministre et il y figurait une grosse somme.

On téléphona au cabinet de la Reichswehr pour avoir confirmation. Alors le savetier-officier se fâcha tout rouge. Il fit appeler le directeur et lui parla confidentiellement.

— Un coup de main spartakiste doit être tenté demain en Bavière. Mon train part dans quelques minutes et Noske est absent. L'argent que vous allez me donner m'est nécessaire pour armer les hommes qui voudront lutter avec moi et secourir la police. Allez-vous tout faire échouer ? C'est une grosse responsabilité...

On paya...

Et, quinze jours plus tard, quand on arrêta Voëgt, il ne fit aucune difficulté pour reconnaître le vol et le faux :

— Ça n'est vraiment pas difficile à imiter, dit-il, la signature d'un Ministre...

■ ■ ■

Les perturbations de l'après-guerre se sont fait sentir dans tous les pays. C'est encore une histoire de faux bons de paiement dont je veux vous entretenir. Elle montre comment un détail insignifiant en apparence peut faire échouer les projets les mieux ourdis.

Le rugby français compta à une époque, un joueur heureux et brillant : Louis Dufel.

Dufel qui était répandu dans tous les mondes, avait un ami qui travaillait au Ministère des Finances. Il lui demanda de lui procurer deux bons de paiement en blanc et un troisième complet. Seul, chez lui, il se mit au travail et se présenta quelques jours plus tard, habillé en officier d'administration, rue de Rivoli.

Il attendit son tour au guichet et remit à l'employé un bon à payer de 786.000 francs signé du commandant en chef des troupes d'occupation de Rhénanie.

Après quoi, ayant encaissé l'argent, il partit.

Or, quelques heures plus tard, le pseudo-officier passant à bicyclette avenue des Champs-Élysées, entra en collision avec une automobile. On conduisit tout le monde au poste. Mais là, bien entendu, on s'arrangea.

Grâce à un hasard miraculeux, l'employé qui avait versé les fonds avait assisté à l'accident. Lorsqu'on vint lui dire qu'il avait été victime d'un escroc, il se rappela l'affaire des Champs-Élysées.

Sur les registres du commissariat et au jour indiqué, on retrouva le nom et l'adresse donnés par Louis Dufel.

On put l'arrêter chez lui, sans difficulté.

■ ■ ■

Si l'on estime que les malfaiteurs constituent un corps de métiers en marge de tous les autres, il y a évidemment chez eux des degrés, des catégories, où se range automatiquement chaque individu, suivant ses aptitudes.

Il est certain que les... qualités nécessaires à un souteneur ne sont pas les mêmes que celles demandées à un voleur à la tire. Le professionnel de l'attaque nocturne n'a pas l'élégance, l'habileté du cambrioleur mondain, le carambouilleur n'a pas les talents du faussaire.

Ce dernier est un curieux spécimen de la faune criminelle.

On ne naît pas faussaire, mais on le devient en développant des aptitudes naturelles et après une étude approfondie des cas qui peuvent se présenter.

Le faussaire n'est pas forcément intelligent. Il est toujours habile. Il existe dans toutes les classes de la société. On en a trouvé dans les bas-fonds de Marseille : malfaiteurs disposés à utiliser des facultés jusqu'alors ignorées dans un but de lucre facile. On en a découvert dans les classes moyennes : petit bourgeois désireux d'une vie plus large, employés de banque grisés par les grosses sommes chaque jour remuées. La police a appréhendé des mendicants, des tisseurs, des médecins, des avocats, des menuisiers, des artistes, de grands bourgeois, des nobles authentiques et même des hommes politiques.

Contrairement à ce que peuvent espérer les autres malfaiteurs, un faussaire se fait toujours arrêter. Il échappe plus ou moins longtemps aux recherches de la police, mais un jour, au détour d'une rue, à la sortie d'un hôtel, il voit deux messieurs élégamment mis qui l'encadrent, le saisissent chacun par un bras et le conduisent au poste le plus proche.

C'est fini.

Sa carrière est terminée. Il ne pourra la poursuivre qu'à la Guyane.

G. ROUGERIE.

(1) Voir dans *Détective* « Faux Monnayeurs » (n° 110) et « Pêcheurs de lune » (n° 111).



Franz Fischer, dit Voëgt, fabriquait de fausses banknotes de 20 et 100 dollars. Il s'est fait arrêter à Berlin.

8 jours à l'essai  
Faculté de retour

# 12 Mois de Crédit



## COUVRE-PIEDS

Payables  
en 12 mois

SIMILI-SOIE  
DOUBLE-FACE N°1  
Intérieur  
garni laine beige

| Dimensions | 190 x 200 | 190 x 230 | 220 x 230 |
|------------|-----------|-----------|-----------|
|            | 198. »    | 228. »    | 276. »    |

Intérieur garni laine blanche n° 3

| Dimensions | 190 x 200 | 190 x 230 | 220 x 230 |
|------------|-----------|-----------|-----------|
|            | 294. »    | 330. »    | 372. »    |

SIMILI-SOIE EXTRA DOUBLE-FACE N° 5  
Intérieur garni laine blanche

| Dimensions | 190 x 200 | 190 x 230 | 220 x 230 |
|------------|-----------|-----------|-----------|
|            | 396. »    | 450. »    | 522. »    |

Nos couvre-pieds se font en grenat, or, bleu, vieux rose ou grenat ou bleu doublé ou toutes dimensions; nous indiquons les teintes.



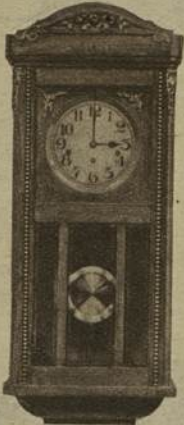
## DIVAN-LIT (deux crosses articulées)

3 positions. Dimensions 70 x 120. Article sérieux avec literie. Expédié franco de port et d'emballage. Composé de 1 grand coussin et 2 petits, garnis bourre et crin végétal, recouvert reps rayé bleu sur fond jaune ou rayé jaune sur fond rouge, bleu ou vert. Payables : 39 francs par mois.

Recouvert tissu soierie, dessin rouge sur fond bleu ou dessin or sur fond bleu, violet, marron ou noir. Payables : 588. »

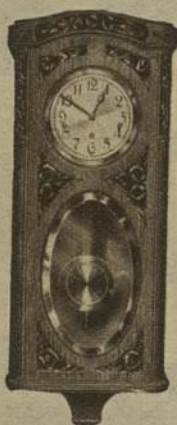
Recouvert velours rayé sur fond bleu, grenat ou vert. Payables : 672. »

Recouvert velours imprimé, dessin noir sur fond violet, jaune, bleu, orange, gris ou rouge. Payables : 696. »



2

sonneries  
dans  
chaque carillon  
garanti 5 ans  
WESTMINSTER 4/4  
& FONTENAY 4/4  
franco de port  
et d'emballage



N° 72. — Hauteur 78 cm. Chêne clair. Garnitures bronze doré. Cadran argenté. 3 glaces biseautées. Carillon 4/4 sonnant alternativement et à volonté 2 airs. Fr. 546. » Payables : 45 fr. 50 par mois

N° 180. — Haut. 86 cm. Ébenisterie très soignée, chêne clair ou foncé. Sculptures prises dans la masse. Glace biseautée. Modèle très riche. Sonnant alternativement et à volonté 2 airs. Fr. 768. » Payables : 64 francs par mois



**RADIATEUR A GAZ**  
en fonte émaillée, gris bleu, mosaïque, émaillée brun.  
Hygiène, sécurité, élégance, économie.  
Hauteur 0m40; largeur à la base 0m35; profondeur 0m25. Cube chauffé 83 mètres cubes. Consommation horaire 1/2 mètre cube. Fr. 294. » Payables : 24 fr. 50 par mois. Franco de port et d'emballage.



## CHEMINÉES

A feu visible et continu, à foyer réfractaire sans joint, réglage de précision. Économie 80 %, brûle un seau d'anthracite en 24 heures. En trois mois elle économise son prix d'achat.

N° 600. Cheminée à feu visible, fonte brute, haut. 0m68. Fr. 432. » Payables : 36 fr. p. m.

N° 602. Cheminée à feu visible, fonte émaillée couleur gris-bleu, vert ou marron, haut. 0m68. Fr. 546. » Payables : 45 fr. 50 par mois.



## "G-B"

à caisse de résonance  
Cet appareil peut jouer le couvercle baissé.  
Ébenisterie façon acajou.  
mouv. soigné, à vis sans fin.  
pouvant se remonter pendant la marche. Dimensions : Haut. 0 m. 24, larg. 0 m. 35. Fr. 500. » Payables 41 francs par mois. 49 à réception.

**RECOMMANDÉ** : Une combinaison d'un appareil Pathe A. .... 500. »  
et 40 morceaux Pathe enregistrés sur 20 disques à saphir double face. .... 340. »

Ensemble. 840. »

Payables : 70 francs par mois.



## FOURNEAU ÉMAILLÉ

N° 16. CORPS EN TOLE FORTE

Facade fonte émaillée : bleu, vert, gris, bleu, marron, poignées porcelaine. Côtés tôle, dessus meulé, foyer mixte, chaudière, four, réchaud.

Exceptionnellement les fourneaux de cuisine sont expédiés franco de port dans toute la France.



Dimensions 72 x 55. Fr. 996. »

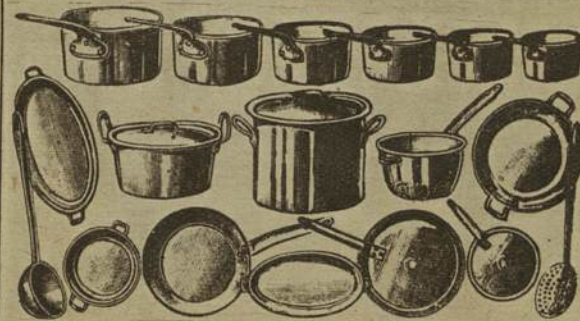
Payables : 83 francs par mois.  
Modèles depuis 366 francs.

## DEMANDEZ notre catalogue N° 46

### BULLETIN DE COMMANDE D. 46

4 Je prie la Maison GIRARD et BOITTE S. A., 112, Rue Réaumur, à PARIS, de m'envoyer les marchandises ci-après désignées. (Indiquer le ou les articles choisis) :

au prix de ..... fr., payables ..... fr. après réception, et ..... fr.  
que je verserai chaque mois à la poste (Compte Chèques Post. n° 979-Paris), jusqu'à complet paiement. Fait à ..... le ..... 193.....  
Nom et prénoms ..... Signature :  
Profession ou qualité ..... Domicile :  
Département ..... Gare :



## BATTERIE DE CUISINE

en aluminium pur, extra-fort, toutes les qualités, pratique, ne s'oxydant jamais, hygiénique, manches isolants, comprenant 20 pièces. La batterie de cuisine. Fr. 276. » Payables : 23 francs par mois.  
Même composition, mais manches isolants bois. Fr. 336. » Payables : 28 francs par mois.



## CHIENS DE TOUTES RACES

de garde, DE POLICE, jeunes et adultes supérieurement dressés, CHIENS DE LUXE miniature, d'appartement, GRANDS DANOIS, CHIENS DE CHASSE, d'arrêt et courants, TERRIERS de toutes races, etc. Toutes races, tous âges. Vente avec faculté d'échange, garantie un an contre mortalité, expédition dans le monde entier. SELECT KENNEL à BERGHEM, BRUXELLES (Belgique) - Tél. 604-71

**Mme de THELES** CÉLÈBRE PAR SES PRÉDICTIONS. Voyante à l'état de veille. Tarots, Horos. De 3 à 7 h. et par corresp. 15 fr., date nais. Tous les jours (lundi excepté). 45, r. Brochant, Paris-17.

**REUSSIR** en tout : amour, santé, affaires, par le Sachet de Plantes mystérieuses, expédié contre date de naissance et 30 fr. Cons. de 10 à 19 h. Jeudi et Dim. ex. Mme RENEE, 8, Av. Vaugirard-Nouveau, Paris-15.

**M. LEBERTON** TAROTS, CHIROMANCIE, ASTROLOGIE. De 1 h. à 7 h. ou par corresp. 20, rue Grey (Etoile) 1er à gauche PARIS.

**MME PREVOST** Avenir prédit. Conseils. Date juste. Prix modérés. 37, r. N.-D. de Nazareth. Pl. Républ. fd cour à dr. 3e ét. Pas les Mrs.

## 3000 PHONOS GRATUITS

distribués à titre de propagande aux lecteurs de ce journal ayant trouvé la solution du concours ci-contre et se conformant à nos conditions. Remplacez les points par des lettres de façon à obtenir 3 mois de l'année et en prenant une lettre de chacun de ces mois vous obtiendrez un 4e mois, lequel ? Découpez ce bon et adressez-le directement à ARYA, 22, rue des 4 Frères Peignot, Paris (15). Joindre une enveloppe timbrée à 0.50 portant votre adresse.



## LA CÉLÈBRE VOYANTE

**Maïna Juan**

voit tout, renseigne sur tout.

TOUS LES JOURS 55, BOULEV. SÉBASTOPOL

**Mme DORIAN** Médium connu. Réussite par un seul de ses conseils. TRANSMISSION DE PENSÉE A L'ÊTRE CHER. Reçoit du mardi au vendredi de 2 heures à 6 heures. 82, rue Legendre, Paris-17. Tél. Marcadet 25-20

**MME MAX** Voyante, et ses tarots. Donne conseils s. tt. aven., ramène affect. 9 à 19 h. Par correspondance, 20 fr. et date naissance, 30, rue Polonceau, Paris. Métro Barbès.

## VOYANTE

Voulez-vous être forte, vaincre et réussir ? Consultez la célèbre et extraordinaire inspirée (diplômée) qui voit le présent, l'avenir. Vous serez utilement conseillée, guidée et vos inquiétudes disparaîtront. **Thérèse GIRARD**, 78, Avenue des Ternes, Paris (17) cour 3e étage. De 1 heure à 7 heures.

**AVENIR** Mme BENARD, 46, rue Turbigo, Paris 3e. (M. Arts-ét-Métiers), voit tout, assure réussite en tout. Fixe date événements 1931, mois par mois. Facilite mariage d'après prénoms. Voir ou écrire (envoi date de naissance et 20 francs).

**SPIRITE HINDOU** Consultez le Spirite, Psychiâtre, Occultiste Hindou renommé du monde entier, en ce qui concerne votre avenir. Il vous conseillera, aplanira tous vos soucis, 14, r. de Tilsitt (Etoile), 10 à 13 et 16 à 19 h. Carn. 19-61

Pour obtenir et conserver affection, imposer sa volonté même à distance. Méthode inédite. Ecr. Mme R. Gui, 4, rue Marceau, Nice, Timb. p. réponse.



## NOUVEAU COURS PRATIQUE d'Hypnotisme

et de Suggestion L'INFLUENCE PERSONNELLE sur les autres et à distance par le Professeur R.-J. SIMARD

Un volume illustré franco recommandé 22 francs. TRAITÉ DE SORCELLERIE ET DE MAGIE PRATIQUE. Un fort volume illustré franco rec. 33 francs. Librairie ASTRA, 12, rue de Chabrol, 1er, PARIS (X).

**400 FRANCS** par quinzaine sans quitter emploi. Partout. Très sérieux. Facile. Chez Sol. Ecrire Établissements FUSEAU, 11 à Marseille.

**LE PROGRÈS POUR BUT**, 50, av. Victor-Hugo, PARIS, dis. d'env. 3.600 off. de trav. à domicile de toute catég. extrêmement sérieuses. Serv. GRATUIT. Ne pas se présenter, écrire pour renseignements, travail toute l'année. PARIS-PROVINCE.

**SITUATION** lucrative, indépendante, sans aléas, tous pays, même chez soi, personnes des 2 sexes, aimant le commerce. Ecr. U.N.C.E., 3bis, rue d'Athènes, Paris-9.

**L. GEORGES** "L'AS DES DÉTECTIVES" Ex-insp. de la Sûreté (Diplômé) 20, rue de Paradis - Provence 86-03 Enquêtes - Recherches - Preuves pour divorce Missions délicates. - Prix modérés.

**MONDIALE POLICE** ex-inspecteurs police judiciaire et de sûreté. Renseignements. Enquêtes. Surveillances. Filatures, etc. Tous pays. Divorces. Procès. Prix modérés. Précédemment 47, rue de Maubeuge : actuellement, 6, boulevard Saint-Denis. Téléphone Botzaris 30-74, de 9 à 19 h. et Dim. 9 à 12 h.

## AVIS

**Le Détective ASHELBE** reçoit tous les jours de 4 à 7 heures.

34, rue La Bruyère (IX) - Trinité 85-18

## L'IVROGNERIE

Le buveur invétéré PEUT ÊTRE GUÉRI EN 3 JOURS s'il y consent. On peut aussi le guérir à son insu. Une fois guéri, c'est pour la vie. Le moyen est doux, agréable et tout à fait inoffensif. Que ce soit un fort buveur ou non, qu'il le soit depuis peu ou depuis fort longtemps, cela n'a pas d'importance. C'est un traitement qu'on fait chez soi, approuvé par le corps médical et dont l'efficacité est prouvée par des légions d'attestations. Brochures et renseignements sont envoyés gratuits et franco. Ecrivez confidentiellement à E. J. WOODS, Ltd, 167, Strand (219 U) Londres W. C. 2

## CHRONOMÈTRE "UTILIA"

Haute précision vous serez le maître du temps

Boîtier Savonnette en PLAQUE OR laminé

MOUVEMENT de QUALITÉ SUPÉRIEURE, Haute Précision

Une Montre est un bijou précieux sur lequel on doit se reposer avec confiance pour contrôler L'HEURE et le TEMPS, à chaque instant de la journée. Mais il en est des Montres comme de toutes choses, la qualité est en raison directe du prix. Les Montres bon marché coûtent toujours trop cher par suite des réparations coûteuses dont elles ont constamment besoin. Ces mauvaises Montres ne rendent aucun service. Et, point important, une Montre ordinaire n'a pas et ne peut pas avoir la Régularité ni la Précision mathématiques d'un véritable CHRONOMÈTRE à spirale BRÉGUET.

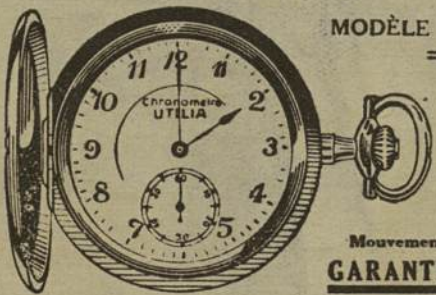
**NOTRE CHRONOMÈTRE "UTILIA"** de Fabrication Supérieure

vient juste à point pour donner à chacun toutes les GARANTIES réclamées : GARANTIE de SOLIDITÉ, GARANTIE de RÉGULARITÉ, GARANTIE de PRÉCISION et GARANTIE d'ÉLÉGANCE. SON MOUVEMENT avec échappement à ANCRE, Barillet indépendant, Ligne droite, Double plateau, Levées visibles rubis, Ellipse demi-lune en saphir, Empierré de 15 rubis fins, Volant d'Ancre et Ancro laiton assurant un échappement anti-magnétique, Balancier compensé acier-nickel, Véritable Spirale Bréguet, donnant un réglage de Haute Précision, garanti insensible aux variations de température et aux changements de position. Il est garanti 5 ANS et sa régularité est absolue. Il est accompagné d'un Bulletin de marche et de réglage garantis.

**BULLETIN DE COMMANDE** Veuillez m'adresser votre CHRONOMÈTRE SAVONNETTE "UTILIA" Plaque or au prix de 350 fr. que je paierai 80 fr. par mois, le 1er paiement de 30 fr., port et emballage compris, à la livraison et les suivants de 20 fr. tous les mois jusqu'à complet paiement. Au comptant 320 fr. — Les quittances sont majorées de 1 fr. pour frais d'expédition. Signature :

Nom ..... Adresse ..... Ville ..... Dépt. ....

Prière de découper ce Bulletin et l'envoyer à **L'ÉCONOMIE PRATIQUE, 15, rue d'Enghien, PARIS (X)** ENVOI DU SUPERBE CATALOGUE GRATUIT SUR DEMANDE



Son double boîtier n'est pas en acier, en nickel ni en argent dont le métal s'altérerait rapidement, il est en PLAQUE OR laminé, composition inaltérable, garantie fixe, ayant les mêmes qualités et le même aspect que l'or pur.

Aussi solide et aussi brillant que l'or massif, il a les mêmes avantages, la même apparence, tout en coûtant beaucoup moins cher. Seul un Technicien peut reconnaître l'examen attentif de ce n'est pas un chronomètre en or massif de 1.500 francs, il est racheté partout, après usage, à raison de 2 fr. 50 le gramme.

Cette pièce est livrable immédiatement à tous et partout aux conditions du Bulletin de commande ci-contre.

MODÈLE RÉSERVÉ

16 MOIS de CRÉDIT

Mouvement Supérieur GARANTI 5 ANS

*Le grand hebdomadaire des faits-divers*  
3<sup>e</sup> Année - N° 112 1 FR. 50 - TOUS LES JEUDIS - 16 PAGES 18 Décembre 1930

# DÉTECTIVE

## Proie de vampires



***Lantelme fut, après sa mort mystérieuse, enterrée avec ses bijoux.  
Par deux fois, les vampires essayèrent de dépouiller son cadavre...***

**Lire, en page 11, le reportage de M. Lecoq : « Au royaume des vampires ».**